

Daniel F. OLIVIER

LA VIE N'EST PAS
UN CONTE DE FEE

SATIRE



Daniel F. Olivier

**LA VIE N'EST PAS
UN CONTE
DE FÉE**

Mon site :

<https://www.danielfolivier.fr/>



À Bernard, mon frangin

Remerciements

à

Claire Ganau,

bibliothécaire qui,

après lecture des premières pages de ce récit,

m'a incité à le terminer.

à

mon épouse, Jacqueline,

qui m'a soutenu... et supporte

mes extravagances.

PREMIER CHAPITRE

IL ÉTAIT UNE FOIS...

Un célèbre et riche écrivain, François Kerwannec, qui n'était pas superstitieux, mais qui pensa, quelques jours avant un vendredi 13, qu'il se devait de vérifier si cette date était maléfique, bénéfique, ou neutre : il saurait, ainsi, ce qu'il en est des superstitions et autres croyances populaires. La réponse à cette question ne lui apporta rien de satisfaisant. On ne peut pas affirmer que ce jour lui fut bénéfique ou maléfique. En tout cas ce ne fut pas une journée calme, surtout quand on échappe trois fois à la mort, alors que l'on veut mourir ! Car François voulait mourir. Pourquoi voulait-il mourir alors qu'il menait une vie agréable et qu'il était en bonne santé ? Enfin, presque en bonne santé. A plus de quatre-vingts ans, François était un vieillard encore très alerte. Bien que de taille moyenne, il en imposait par sa prestance. Ce beau vieillard, à peine ridé, dont la calvitie était agrémentée d'une couronne de cheveux argentée – ou plutôt, plus le temps passait, d'une couronne parsemée de quelques cheveux argentés – avait un certain charme. Son humour, sans être méchant, était assez critique envers les

autorités. Il se prétendait anarchiste, un vrai anarchiste, un anarchiste, qui, s'il n'aime pas la hiérarchie, aime l'ordre ; et quand on aime l'ordre on n'a pas besoin de chef pour se conduire correctement ! Il aimait citer Pierre-Joseph Proudhon, qui en 1840 fut le premier à se réclamer anarchiste, c'est-à-dire, partisan de l'anarchie, entendue en son sens positif « La liberté est anarchie, parce qu'elle n'admet pas le gouvernement de la volonté, mais seulement l'autorité de la loi, c'est-à-dire de la nécessité ». Et, beaucoup plus tard Jacques Ellul qui, en 1987, affirmait que « plus le pouvoir de l'État et de la bureaucratie augmente, plus l'affirmation de l'anarchie est nécessaire, seule et dernière défense de l'individu, c'est-à-dire de l'homme ». Le public appréciait autant ses écrits que ses rares apparitions à la télévision.

Il s'était marié avant la trentaine. Ses enfants, un garçon et une fille, le choix du roi, lui avaient donné, presque, entière satisfaction. Son fils vivait aux États-Unis où il s'enrichissait en vendant, à prix fort, aux citoyens aisés du cru des vieilleries dont les brocanteurs européens n'arrivaient pas à trouver preneur sur le vieux continent. Sa fille mariée au représentant d'une *monarchie constitutionnelle héréditaire* – c'est ainsi que les dictionnaires définissent la principauté-duché de Montiluxendorf, ce tout petit état, à peine une chiure de mouche, tout juste une crotte de fourmi, sur la carte de l'Europe – coulait des jours tranquilles auprès de ses enfants et de son prince, ou grand-duc de mari (François ne se souvenait jamais du titre de son gendre et l'appelait simplement par son prénom).

Son insatisfaction au sujet de sa progéniture était due au fait que son fils profitait et exploitait le manque de culture et de goût de ses clients, et que sa fille vivait plus que très bien grâce aux revenus, pas toujours très honnêtes, générés par la

principale activité de ce petit état dirigé par son mari : la finance. Et, en plus, ce mari était un monarque ! Avoir un tel gendre est assez vexant pour quelqu'un qui se dit anarchiste.

François était veuf depuis trois ans. Son épouse avait, comme elle le disait, *attrapé une bonne grippe*. Grippe qui fut qualifiée de *mauvaise* par le médecin qui constata son décès quelques jours après. Il avait difficilement accepté la perte de celle avec qui il avait parcouru un long chemin semé de mauvais et bons moments et surtout d'amour. Il s'en remettait tant bien que mal (non pas d'avoir fait ce long chemin, mais du trépas de son épouse!). Il aurait, peut-être, mieux supporté l'absence de celle qui fut la femme de sa vie (précisons qu'il n'en eut qu'une, car disait-il : *quand on a trouvé l'épouse parfaite il ne faut pas perdre son temps à en chercher une autre.*) s'il n'avait été atteint par un pénible et terrible mal. Ce n'était pas une maladie mortelle, mais plutôt un double handicap : anosmie et agueusie.

Pour certains médecins, l'anosmie est la cause de l'agueusie. D'autres affirment que l'agueusie provoque l'anosmie. Laissons les à leurs conflits de spécialistes et résumons la situation : François avait perdu le sens de l'odorat et du goût. Que des praticiens lui aient spécifié que c'est le sens du goût qui avait entraîné la perte de l'odorat, ou le contraire, ne changeait en rien la situation ! Il pouvait déterminer que ce qu'il introduisait dans sa bouche était chaud, tiède ou froid, liquide, mou, sirupeux, dur ou croquant mais quant à savoir si c'était sucré, salé, amer ou acide il n'en était pas question.

En prenant de l'âge il avait perdu quelques capacités réservées aux plus jeunes. Il compensait tant bien que mal : lunettes à foyer variable pour les yeux ; augmentation du volume du son pour écouter radio, lecteur de disques ou télévision ; réduction

de vitesse de marche dans la montée d'escaliers ou de côtes.

Arrêtons là cette liste non exhaustive qui serait trop longue à énumérer, d'autant plus qu'il ne pouvait pas compenser dans tous les domaines. Surtout dans celui de la sexualité. Afin de bien se faire comprendre il expliquait qu'il est plus facile de jouer au billard avec un manche de pioche qu'avec un bout de ficelle ; étant un peu vantard à ce sujet il préférait utiliser le terme manche de pioche à celui de manche de balai. D'ailleurs cela ne lui manquait pas. Attention ! Avertissement aux quelques lecteurs ayant des idées facétieuses et déplacées : précisons, ce n'est pas le manche qui ne lui manquait pas, mais la sexualité !

Il faut dire que ses envies avaient changé : monter aux arbres, faire le tour du monde à la voile, apprendre à piloter un avion ou un hélicoptère, enfin, faire tout un tas de trucs qui dépendent de la force physique, des moyens financiers et du temps ne l'intéressaient plus. Il avait depuis un bon nombre d'années les moyens financiers, même le temps, mais plus la force physique et il ressentait encore moins la nécessité de se lancer dans des activités aventureuses, risquées et, pire, dangereuses.

Il ne regrettait rien, enfin presque rien, mais ce *presque* était de trop. Il avait perdu le sens de l'odorat et du goût ! Il ne pouvait plus apprécier l'odeur des roses de son jardin, l'exhalaison de la terre après une bonne pluie, le fumet d'un plat qui se prépare en cuisine. Lors de promenades, il ne pouvait déterminer s'il venait de marcher sur de la boue ou une crotte de chien. Il ne pouvait plus apprécier le boire et le manger. A quoi bon avoir une cave, pas une cave tout juste bonne à permettre d'entasser ce dont on a plus besoin, mais une cave à température et humidité constantes, été comme hiver, enfin une

vraie cave où les vins vieillissent tranquillement, et avoir l'impression de boire de l'eau quand on veut savourer une bonne bouteille ? A quoi bon avoir une cuisinière, car, Amélie, cette brave femme qui était aussi sa gouvernante, mais qu'il considérait comme un membre de sa famille, continuait à préparer d'excellents repas. A quoi bon aller dans un restaurant gastronomique pour n'absorber que des mets et des et boissons sans goût ? Et, s'il lui arrivait de fréquenter ces restaurants, c'était plus pour faire plaisir à ses amis que pour sa propre satisfaction.

Son double handicap ne présentait que deux avantages, ce qui étaient très loin de le consoler : d'abord il pouvait avaler n'importe quoi et ne pas être incommodé lorsque c'était mauvais ; ainsi il pouvait de nouveau accepter les invitations de certaines de ses relations dont l'habitude est d'essayer de vous convaincre des vertus de la nouvelle cuisine ou de vous proposer des mets exotiques. Finie l'angoisse de devoir *déguster* un ragoût de serpent ou un sorbet de crevettes bleues (si, si, ça existe, c'est très cher et loin d'être excellent). Ces amis, au goût si particulier, n'étaient, heureusement, pas très nombreux : six ou sept. Il préférait leur rendre la politesse en les invitant à sa table tous ensemble. Ce groupage présentait ainsi l'avantage de permettre à Amélie de se lancer dans des essais culinaires audacieux mais pourtant toujours réussis. D'autant plus qu'elle aurait été choquée de voir le mépris des hôtes devant un civet de lièvre, un ris de veau, une tarte aux pommes maison, ou tous autres mets appréciables, mais pas *tendance*. Cela n'empêchait pas François d'être vexé de constater que ses hôtes préféraient aux meilleurs vieux bordeaux ou bourgognes de sa cave cette boisson gazeuse d'origine américaine (inventée par un pharmacien français ; il n'y a pas de quoi être fier !). Car il y

avait toujours chez François quelques canettes de ce coca. Il n'y a rien de mieux pour déboucher un évier, détartre les W.C., astiquer les cuivres et l'argenterie, disait Amélie.

Enfin, l'absence d'odorat lui permettait de ne pas être incommodé par les mauvaises odeurs. Avant, il aurait aimé se baguenauder dans les zoos, et aurait apprécié de pouvoir s'attarder du côté des grands fauve ; mais, sauf quand un rhume diminuait ses capacités olfactives, il y passait peu de temps. Maintenant, il pouvait même se promener pendant des heures dans la fauverie, admirer la puissance des lions, l'élégance des tigres, et la majesté des ours sans être aucunement incommodé. Par contre ce qui l'embarrassait c'était les regards renfrognés, et souvent les réflexions désobligeantes de son entourage lorsqu'il revenait d'une telle visite. En conséquence il ne visitait les zoos qu'en hiver, quand tous les membres de son entourage, grippés ou enrhumés, avaient le nez suffisamment bouché pour n'être plus à même de sentir la moindre odeur.

DEUXIÈME CHAPITRE

EN ROUTE POUR TREPASSER !... ?

Ce vendredi treize, François se réveilla, comme tous les jours, quelques minutes avant son radio-réveil. Pendant ce court instant il pensa à ce qu'allait être cette journée, peut-être sa dernière ? En tout cas, il avait agi en conséquence afin qu'il en fût ainsi. A six heures, la radio déversa les dernières informations. Une fois au courant de presque tout ce qui se passait sur la planète et dans sa région, une fois qu'il eut appris que la journée serait pluvieuse, il se leva, enfila sa robe de chambre et se rendit dans la cuisine. Il détestait prendre son petit déjeuner au lit, et préférait aller là où il pouvait papoter avec Amélie et son mari Maurice. Avant, il y avait un autre plaisir, celui de sentir l'arôme du café coulant dans la chaussette de la cafetière : Amélie préférait la méthode ancienne pour préparer le café ; moudre les grains dans un moulin à main lui faisait faire de l'exercice, prétendait-elle ; quant à la cafetière électrique elle l'avait reléguée dans un

placard. Par contre, pour les tartines elle utilisait le grille-pain, qui bien qu'ultra moderne, répandait une très agréable odeur ... dont ne profitait plus François. Le seul plaisir qui lui restait était de ressentir le pain grillé croustiller sous les dents, le moelleux de la confiture, la chaleur du café au lait et la fraîcheur du jus d'orange. Bien piètre plaisir !

– Ce n'est pas le tout, dit Maurice, pendant que vous allez prendre votre douche je vais aller préparer la voiture.

– Et moi, continua Amélie, je vais m'occuper de votre valise. Vous resterez là-bas quatre jours, c'est bien ça François ?

– J'espère que je ne reviendrai pas.

– Ah, François, ne dites pas cela, non seulement vous reviendrez, mais en plus le spécialiste que vous allez consulter trouvera la solution à votre problème. Maurice a regardé sur Internet : ce médecin a fait des miracles. Il a redonné la parole à des muets, réparé des nerfs optiques et tout un tas d'autres trucs en opérant dans le cerveau des gens. Son taux de réussite est de pratiquement quatre-vingt-dix pour cent. Et s'il a accepté de vous recevoir, c'est qu'après avoir contacté votre médecin, il a dû se rendre compte que votre cas n'était pas si compliqué que ça. Je suis presque sûre que vous allez revenir satisfait de l'avoir vu, quinze jours après vous irez vous faire opérer et dans un mois vous apprécierez de nouveau ma cuisine !

– A mon âge, Amélie, je ne rêve plus.

– Avouez que ce serait mieux que de mourir... enfin, on verra à votre retour, bon, je vais m'occuper de votre valise. Pendant ce temps là, allez vous préparer pour partir...vers la mort, comme vous le prétendez.

Une fois prêt, François fit ses adieux à Amélie, car il était certain qu'il ne la reverrait plus. Maurice l'attendait près de la

voiture, tenant la portière droite avant ouverte ; il fit entrer François puis alla s'installer à la place du chauffeur.

Tandis que la voiture se dirigeait vers la sortie du manoir – c'est ainsi que François appelait sa propriété – il jeta ce qu'il pensait être un dernier regard à ces lieux familiers. Quand il était gamin il rêvait d'habiter dans une belle et grande maison, pas trop grande tout de même, avec une longue allée pour y accéder, avec une prairie, un étang, des bois. Ses droits d'auteurs lui avaient permis d'acquérir le manoir de ses rêves. Il avait gardé, non pas à son service, mais à ses côtés le jeune couple. Maurice et Amélie, qui s'occupait de l'entretien du petit domaine. Maurice était le factotum et le chauffeur, quant à Amélie elle était la gouvernante et la cuisinière. Les précédents propriétaires, des gens âgés, étaient morts dans un accident d'avion. François pensait que, comme on ne dit jamais deux sans trois, il serait le troisième propriétaire du lieu à périr dans un tel accident ! C'était un bon présage pour la suite. Cela s'ajoutait aux autres éléments réunis pour le faire passer de vie à trépas dans les heures qui allaient suivre : avoir des terroristes à ses trousses, voyager un vendredi treize sur une ligne aux avions mal entretenus, et en plus avoir échappé à trois attentats. Jamais deux sans trois, mais le quatrième serait le bon. Maurice le tira de ses pensées.

– J'ai l'impression qu'une voiture nous suit.

– Depuis quand ?

– Depuis cinq ou six kilomètres, le gars roule à bonne distance, il a l'air d'être seul.

François se retourna pour jeter un coup d'œil par la lunette arrière. Effectivement, une petite voiture noire les suivait à deux ou trois cents mètres. Quand Maurice accéléra, la voiture maintint sa distance et elle en fit de même quand il commença

à ralentir.

– Tu as raison Maurice, il nous suit. Il est seul, donc, à mon avis il ne va pas essayer de se mettre à notre hauteur pour nous tirer dessus. Il n'a pas l'air de vouloir nous doubler. Il va s'occuper de mon sort à l'aéroport !

– François, c'est pas sympa de vouloir nous laisser tomber Amélie et moi. Déjà que c'est pas facile de jouer à la belote à trois depuis que votre femme est décédée, mais quand on sera plus que deux ce sera pire.

– Tu connais mes raisons, et puis je n'ai pas l'intention de mourir d'une longue maladie, comme le font la plupart des vieux de ma génération qui trépassent au bout de quelques années de souffrance, conscients de leur dégénérescence et incapables d'y remédier. J'avais dix huit ans quand j'ai pondu cette profonde pensée concernant mon avenir : il vaut mieux mourir que pourrir. Finalement, c'est vrai. Je n'étais pas si bête que cela quand j'étais jeune.

– Ce sera dur pour Amélie et moi de vous perdre, mais pensez à vos enfants à vos petits enfants et pour bientôt à votre arrière petit-fils. Enfin, moi je suis persuadé que ce spécialiste va résoudre votre problème de santé. Par contre, avec votre idée d'avoir écrit un recueil de nouvelles tirant à boulets rouges sur les religions, les partis politiques, les organisations criminelles, et pire, en allant jusqu'à écrire qu'ils étaient tous à mettre dans le même sac vous vous êtes foutu dans un sacré merdier.

– En principe, si notre suiveur est efficace il n'y aura pas d'après, donc je n'ai plus à me soucier pour mon avenir.

Une fois arrivé dans le parking de l'aéroport, Maurice gara le véhicule au plus près de l'entrée de l'aérogare. Tandis qu'il sortait la valise de François du coffre il observa les environs :

leur poursuivant, derrière son volant, les guettait.

– François, votre futur meurtrier n'est pas loin, murmura Maurice en l'aidant à sortir.

– Très bien, Maurice, tu fais comme si tu ne l'avais pas vu. On se dit adieu et tu retournes dans la voiture, je ne voudrais pas qu'il puisse s'en prendre à toi, tu es encore un jeune sexagénaire.

La gorge serrée, les yeux humides, Maurice s'installa lentement derrière son volant et mit sa ceinture de sécurité. Il était là, prostré, attendant d'avoir le courage de partir. Un bruit de course le tira de sa torpeur ; il leva les yeux et assista, alors, à un spectacle surprenant : un jeune homme courait derrière François, il tenait un grand couteau dans sa main droite. Il s'approchait de plus en plus de François en brandissant son arme. Une petite dame, qui avait des difficultés à ouvrir son coffre de voiture, lâcha son chariot débordant de bagages pour se faciliter la tâche. Le terrain était en légère déclivité, ce qui fit que le chariot, libéré, roula dans le sens de la descente. Maurice vit le chariot rouler de plus en plus vite, tandis que l'homme armé courait, lui aussi, de plus en plus vite. Il ne comprit pas qui avait renversé quoi ou quoi avait renversé qui, mais le résultat était là : le chariot était couché sur le sol, les valises étalées par terre et un humain affalé au milieu de ce fatras. En entendant courir derrière lui, François fut au comble de la joie « Quelqu'un va bientôt, et enfin, m'ôter la vie pensa-t-il. J'ai aussi une réponse : un vendredi treize est un mauvais jour. Et bien non, c'est le contraire, puisque mon intention de mourir va être satisfaite. Mais je n'ai plus le temps de philosopher sur ce problème. Par contre, il tarde bien le bougre. Tiens qu'est ce que c'est que ce bruit ? Ah, l'abruti, hurla-t-il, après s'être retourné et avoir vu le résultat de la collision ».

François se précipita vers celui qui aurait dû le faire passer de vie à trépas et le bourra de coups de pied en l'invectivant : « Qu'est ce qui ma foutu un mec comme ça même pas capable de réussir une mission toute simple : tuer un vieux sans défense qui ne demande que cela ». Puis un bruit étrange couvrit sa voix : une sorte de hurlement, non plutôt un rugissement, ou un beuglement, ou un piaillage. Il est difficile de décrire avec précision ce son aigu, très fort, très puissant qui émanait de la petite dame, affolée, courant vers le lieu de l'accident. Voici un résumé de ses paroles : « Quelle horreur, pardon, c'est de ma faute, je ne l'ai pas fait exprès, je suis désolée, c'est horrible, c'est affreux, toutes mes excuses, etc ». François se tourna vers elle et cria « Toi, la grosse tu la fermes, tu viens de me faire rater ma mort ! » La petite dame, qui n'était pas spécialement grosse, surprise, éclata en sanglots, ce qui fit baisser la quantité de décibels émise lors de son intervention. François se retourna vers son agresseur qui se relevait péniblement. Son visage saignait, ce qui fit augmenter la fureur de François qui hurla : « Non seulement t'es même pas capable de me poignarder, mais en plus t'entailles ta sale gueule de bon à rien ! ». Pendant ce temps, de nombreuses personnes s'étaient rassemblées autour des protagonistes de cet extraordinaire spectacle. Deux membres de la sécurité de l'aéroport avaient relevé le jeune homme qui continuait à subir la violence verbale de François ; cette violence n'était que verbale car François, maintenant retenu par Maurice, n'était plus assez près de celui qui aurait pu être son tueur pour le frapper.

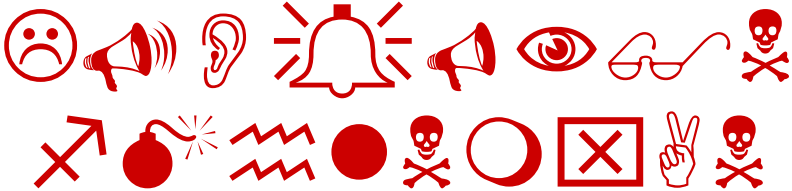
François Kerwennec était un monsieur très poli, très correct, très vieille France, bien qu'anarchiste, peu enclin à dire des grossièretés. Mais là, il était vraiment très en colère. D'où cet écart de langage, d'abord constaté quand il s'était adressé à la

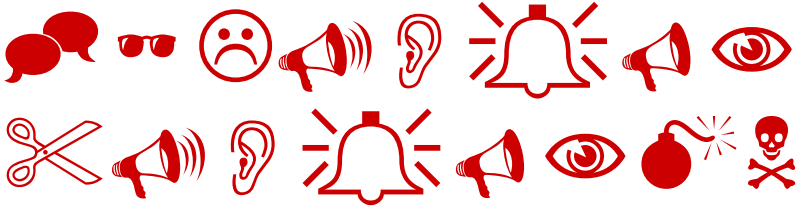
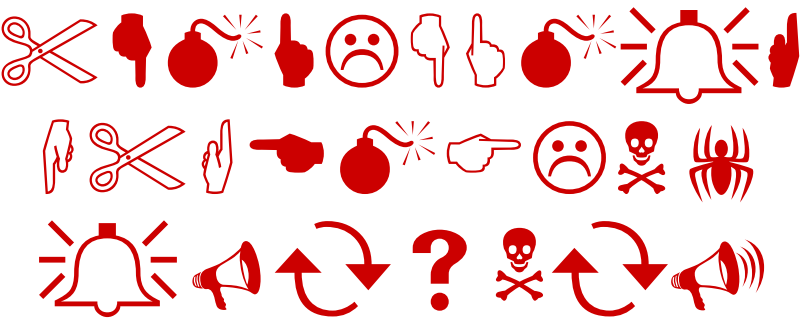
petite dame, puis par les propos suivants dont il est préférable d'en révéler la teneur par un moyen efficace, bien que peu littéraire, mais qui évitera à l'auteur de ce récit de se retrouver devant un tribunal pour avoir été insultant, trivial, vulgaire, impudent, impudique, effronté, obscène...

Donc, voici un aperçu de ce qui fut exprimé :



Tout cela fut prononcé assez fortement, puis le ton monta, alors que le visage de François, blême au départ, commençait à rougir :





Son visage passa du rouge clair au rouge brique ; les spectateurs les plus proches observèrent que les veines de son cou et de ses tempes gonflaient. Il criait de plus en plus fort.



Puis son le baissa...



Enfin, il se tut et s'écroula.

TROISIÈME CHAPITRE

UN BILAN PEU REJOUISSANT

S'il se tut et s'écroula cela ne signifiait pas qu'il était mort. Comme on dit vulgairement il avait pété les plombs, ce qui avait entraîné une rupture d'un petit vaisseau sanguin quelque part dans son cerveau. Heureusement (ou malheureusement, aurait pensé François s'il avait été conscient) ce petit aéroport de province était bien équipé en matériel de secours et son personnel médical était compétent. L'intervention des urgentistes avait été rapide et efficace et quand il reprit connaissance dans son lit d'hôpital il fut déçu d'être toujours vivant.

Il ne pouvait s'empêcher de ressasser sa profonde déception d'être encore en vie. Le destin s'acharnait contre lui : il venait d'échapper à un attentat et à un problème de santé, ce, en un laps de temps très court. Décidément le sort ne jouait pas en sa faveur. Cela devenait désespérant, car ce n'était pas la première fois qu'il était agressé avec un résultat aussi négatif.

Existait-il un moyen de contrer cette malchance ? Était-ce lui qui provoquait ces ratages ? Pour répondre à cela il se dit qu'il devait analyser le déroulement de chaque agression. Ce travail de réflexion devrait, au moins, l'aider à canaliser ses pensées sur un seul sujet et, surtout, lui permettre de s'endormir.

La première attaque ratée, sur les trois précédant celle de ce vendredi, avait eu lieu dans l'aérogare d'Orly ; il se rendait à Lausanne chez un vieil ami qui l'avait invité à passer quelques jours. Après l'enregistrement il s'était dirigé vers l'escalier roulant accédant à la salle d'attente du premier étage. Un jeune homme l'avait presque bousculé pour le dépasser. François s'était arrêté pour observer ce monsieur plus pressé que les autres, qui une fois sur l'escalator avait cessé de marcher, puis s'étant retourné avait sorti un objet de sa poche. François pensa que ce personnage malpoli voulait redescendre. Mais il n'en fit rien, il resta sans bouger, sur le tapis, qui lui, montait. François reprit sa marche et s'engagea sur l'escalier. Il vit le jeune homme pointer une arme vers lui « C'est un revolver, je vais être tué comme dans les westerns, pas mal comme fin de vie, s'était dit François. »

Puis l'homme tira... et en même temps tomba en arrière : car, quand on arrive en haut d'un escalier roulant il faut de nouveau marcher pour quitter le dit escalier. N'ayant pas pensé à ce détail et surtout n'ayant pas des yeux dans le dos, notre tireur avait été déséquilibré. La balle tirée alla se loger quelque part dans le plafond du bâtiment et François subit sa première déception. De cette première analyse, François conclut qu'il n'aurait pas dû s'arrêter pour observer le personnage. Il aurait dû continuer à le suivre, ce qui lui aurait laissé le temps de tirer alors qu'il était à mi-parcours de l'escalator.

La seconde agression eut lieu dans une grande librairie

parisienne. François dédicait son dernier livre, celui même qu'il avait écrit en vue *d'être suicidé*. C'était en début d'après-midi. Les affaires marchaient bien : nombreux étaient les lecteurs qui venaient se faire dédicacer l'ouvrage de cet homme qui, quelques jours avant, avait failli mourir à cause du contenu de celui-ci. Pour François, une séance de dédicaces n'était pas une affaire commerciale ; peu lui importait le nombre de livres vendus : il n'avait pas besoin de cela pour vivre. Ce qui lui plaisait c'était de discuter avec ses lecteurs, non seulement pour savoir ce qu'ils pensaient de son travail, de ses idées, mais aussi qui ils étaient. Ainsi il connaissait son public.

Ce fut le tour d'une élégante et belle jeune femme de se présenter devant la petite table qui servait d'écritoire.

– Bonjour, Mademoiselle, ou Madame peut-être ? Cela me fait plaisir qu'une charmante personne comme vous ait lu ou va lire mes nouvelles.

– Oui, je l'ai déjà lu et je ne suis pas seule à l'avoir lu. Vous avez insulté notre Dieu...

– Pardon, Mademoiselle, je n'ai jamais insulté Dieu, j'ai seulement mis le doigt sur le fait que toutes les religions ne sont que des sectes au service d'exploiteurs de Dieu. Si votre grand chef, qu'il soit gourou, pape, imam, grand rabbin ou autre prétendant à représenter Dieu sur terre se sent atteint dans sa petite personne c'est qu'il a compris combien il ne peut-être que méprisable.

Pendant que François parlait, la charmante demoiselle mit la main dans son joli petit sac et en sorti un objet métallique brillant qu'elle pointa vers lui.

– Je vois que vous avez là un bien beau pistolet, continua François imperturbable. Être supprimé par une si belle jeune fille, qui dans sa gracieuse main tient une si belle arme,

me fait grand plaisir.

La demoiselle appuya sur la détente... et rien ne se produisit, sinon que le monsieur qui était derrière elle, se rendant compte de ce qui se passait, lui retira l'arme de la main.

– Jeune fille, lui dit-il, quand on veut que ça marche on débloque la sécurité. Vous devriez aller apprendre à vous servir d'un tel engin.

C'est avec regret que François remercia son sauveur. En fait, il ne pouvait rien reprocher à ce brave homme. Il avait retiré une arme de la main d'une personne incapable de l'utiliser. Il en voulait surtout à la jeune femme. Pas question de rapporter ce qu'il pensait à son sujet, cela relève d'un vocabulaire trop ordurier ! Il avait un reproche à se faire pour sa mauvaise attitude lors de la première agression : il n'aurait pas dû s'arrêter pour observer celui qui aurait pu l'abattre. Mais, là, ce n'était pas de sa faute si les instigateurs de l'attentat étaient trop nuls pour former son exécutrice.

Quant au troisième ratage, il était digne d'un roman de série noire. Par une belle soirée d'été, au retour de chez des amis parisiens, Maurice avait remarqué qu'une voiture les suivait. Il en informa François. Ce dernier se mit à observer ce véhicule. Effectivement il les suivait et lors d'un arrêt à un feu rouge, Maurice et François constatèrent qu'il n'y avait que deux personnes assises à l'avant, et ces deux personnes étaient loin d'avoir des têtes sympathiques. Pour l'instant, il n'y avait aucun danger, la circulation étant trop dense. Mais après, lorsqu'ils seraient sur une route moins fréquentée, qu'arriverait-il ? Le passager des poursuivants allait sortir une arme et tirer. Le premier atteint serait Maurice, et cela François ne le voulait pas : il voulait sa propre mort et non celle de son ami. Sa réaction fut rapide « Maurice, tant que nous sommes sur une

route où il y a beaucoup de voitures, ils ne vont rien faire ; par contre, ils vont agir quand nous serons sur une route moins fréquentée, donc tu sors comme d'habitude et j'ai la certitude que c'est au cours de la traversée de la forêt, avant chez nous, qu'il vont nous mitrailler. Alors, tu accélères, tu les sèmes, notre voiture et certainement plus puissante que la leur, et dès que tu peux tu te gares sur la gauche, tu sors et tu cavales pour te planquer. J'ai l'impression qu'ils vont nous faire ça comme à Chicago au bon vieux temps de la prohibition. Si tu te mets sur la droite ils te verront sortir et tu seras leur première cible. S'ils sont là pour moi, le gus qui est à droite devra descendre pour aller à l'arrière du côté gauche : c'est pas pratique de tirer par-dessus le conducteur. Et puis, si ce ne sont pas mes futurs flingueurs, ils devraient continuer leur route.

– Je préférerais cette dernière hypothèse, repris Maurice, En attendant, j'irai soulager ma vessie. Bon, j'aperçois un endroit pour se garer. »

Une fois la voiture arrêtée, Maurice en sortit et fila vers le sous-bois. Il entendit le véhicule des suiveurs stopper, puis le bruit d'une portières que l'on ouvre et que l'on referme et enfin le redémarrage de la voiture. François avait raison, pensa Maurice, le passager de droite a changé de place, il a dû se mettre à l'arrière.

Pendant ce temps François attendait tranquillement de se faire trucider. L'exécuteur allait-il utiliser une mitraillette, un pistolet, un pistolet-mitrailleur, ou bien une grenade? C'était sans importance, le principal était de mourir, sans trop souffrir tout de même! Il observait, dans le rétroviseur, ce qui se passait. La voiture s'était arrêtée, le passager était passé à l'arrière, la voiture était repartie, et là, ce produisit l'inimaginable : deux sangliers et leurs marçassins traversèrent la route. En

quelques secondes François eu le temps de voir une arme sortir de l'arrière gauche du véhicule des poursuivants, puis, à l'avant la tête du chauffeur surpris par le passage imprévu et intempêtif de ces cochons sauvages. Le premier animal de la file se retrouva sur le capot de la voiture et se heurta au pare-brise qu'il traversa pour aller défoncer la glace arrière. Le conducteur ne devait plus contrôler la situation car la voiture termina sa course contre un arbre. L'air très mécontent, le sanglier réussit à s'extraire de l'habitacle tout en grommelant, et s'enfuit dans la forêt suivi de sa petite troupe. Quelques secondes après, il y eut une explosion et la voiture prit feu. Maurice, qui rejoignait François, constata que ça sentait le cochon grillé. François, lui, ne sentait rien.

L'analyse de cette troisième tentative l'amena à deux conclusions. La première était que s'il n'avait pas rusé afin d'éviter à Maurice d'être tué avec lui, les poursuivants n'auraient pas eu à s'arrêter et le passager n'aurait eu aucune difficulté à tirer de sa place avant droite, lors d'un dépassement, ce, quelques secondes avant le passage des sangliers. Mais dans ce cas, Maurice aurait aussi été tué. Il n'y avait donc aucun regret à avoir. La deuxième conclusion lui apparut clairement : il était victime non pas d'un *deus ex machina* mais plutôt d'un *diabolus ex machina* !

Il est certain que les jeunes lecteurs ignorent ce que veut dire cette expression : *deus ex machina*. Que voulez-vous, plus les enseignants ont de diplômes, plus leurs élèves sont ignares ! Voici ce qu'en dit le dictionnaire : expression désignant l'intervention, dans une pièce de théâtre, d'un dieu, d'un être supérieur descendu sur la scène au moyen d'une machine, et, au figuré, le dénouement plus heureux que vraisemblable d'une situation tragique. Et, comme à chaque fois l'intervention allait

à l'encontre de ce que désirait François, ce ne pouvait être dû qu'à l'intervention d'un mauvais esprit, donc du diable.

Alors qu'il commençait à s'endormir, un homme entra dans la chambre et se présenta.

– Bonsoir monsieur Kerwanec, je suis le docteur Colignot. Mon équipe et moi avons eu le plaisir de vous tirer d'un mauvais pas, mais vous vous en remettrez rapidement : dans deux jours vous serez chez vous.

François remercia, sans y mettre trop d'enthousiasme, ce médecin qui l'avait trop bien soigné, mais qui, en plus, lui annonça une nouvelle qui le démoralisa complètement.

– Vous savez que vous êtes un sacré veinard monsieur Kerwanec : non seulement votre agresseur vous a raté ; cet incident cardio-vasculaire ne vous laissera aucune séquelle ; mais surtout je viens d'apprendre que l'avion que vous auriez dû prendre s'est écrasé dans un massif forestier de l'est de l'Europe et il n'y a aucun survivant !

– Vous êtes certain que c'était mon avion ?

– Bien sûr, c'est votre chauffeur qui vient de me le préciser. D'ailleurs, dans un petit instant il sera avec vous. Dès que j'aurai fini de vous examiner il pourra entrer.

Le médecin ne comprit pas pourquoi son malade avait l'air si consterné : il ne devait pas être au courant des *intentions suicidaires* de son célèbre patient.

François se fit la réflexion que, décidément, un vendredi treize était vraiment un mauvais jour.

QUATRIÈME CHAPITRE

A LA RECHERCHE D'UN MOYEN POUR TRÉPASSER

Bien que vous en sachiez plus sur ce fameux vendredi treize, il est préférable que vous connaissiez d'autres détails concernant notre personnage.

Commençons par ce qui est de moindre importance : les auteurs de la première et la troisième agression furent mis en prison, et, connaissant la justice de notre pays doivent être, encore, en train de croupir dans une geôle en l'attente d'un jugement. Pour ceux brûlés dans leur voiture, l'affaire fut classée. La petite demoiselle au pistolet, bien que libre, attend elle aussi d'être jugée pour port d'arme illégal. Il faut préciser que François porta plainte contre eux, non pas pour tentative d'homicide, mais pour incompétence à accomplir leur mission : le tuer. Cela offusqua la sphère judiciaire. Les plus hautes autorités intervinrent afin que François modifiât sa plainte. Il insista, mais fut débouté. Ce qui lui permit d'avoir la confirmation qu'il ne fallait pas faire confiance dans la justice de son pays.

François, lors de conférences de presse après chaque attentat, avait précisé que son dernier recueil de nouvelles était destiné à faire comprendre combien étaient malsaines et contraires à l'humanité les prises de pouvoir par des profiteurs agissant au nom de Dieu, du peuple ou de toutes autres idéologies. Son but était de démontrer que ces usurpateurs ne sont que des manipulateurs qui recherchent, sinon la fortune, tout au moins le pouvoir, et ce, sans scrupule. Ses agresseurs n'étaient que de pauvres gens au cerveau lavé ; ils méritaient une punition pour avoir eu la stupidité de s'être laissé manipuler. Quant à son dernier agresseur, qu'il avait molesté, il aurait pu porter plainte pour coups et blessures. Avec un bon avocat du genre à plaider l'innocence de son client en clamant, haut et fort, à la barre : « Non, Monsieur le Juge, le prévenu ne courait pas après monsieur Kerwannec pour le tuer, il se dépêchait pour ne pas rater son avion. Le couteau à cran d'arrêt qu'il tenait à la main s'était ouvert par mégarde. Il l'avait sorti de sa poche afin de le mettre dans sa valise qui était à la consigne de l'aéroport. » Puis il aurait parlé de son enfance malheureuse, de la malchance qui l'avait amené à être condamné pour quatre ou cinq délits mineurs. « C'est en prison qu'il a été entraîné par ses compagnons de cellule. En fait c'est un garçon qui a un bon fond. Il prenait l'avion pour se rendre à un entretien d'embauche. Par la faute de son agresseur, monsieur Kerwannec, il a raté ce rendez-vous important pour lui. Nous demandons sa relaxation et des dommages et intérêts pour coups et blessures et surtout pour dommages moraux... ». Cela, c'est ce qu'imaginait François. Il avait constaté qu'en matière de justice ce n'est pas parce que l'on a raison que l'on n'a pas tort...et vice-versa.

Vous devez penser qu'il aurait été beaucoup plus facile, pour François, de se suicider. Mais en réalité ce n'est pas si simple que cela de se suicider, surtout quand on a certains principes. Par exemple, se jeter sous un train, un métro, une voiture, ou du haut de la tour Eiffel a des conséquences désagréables pour l'entourage. François n'aurait pas accepté de retarder les usagers de la SNCF, du RER, du métro, de mettre dans l'embarras un automobiliste, ou d'empêcher des touristes d'accéder à un monument parce qu'il avait l'intention de mourir.

Il n'était pas question de se pendre. Il aurait pu le faire dans son grenier : les poutres y sont assez solides pour supporter le poids d'un corps. Mais, cet endroit est peuplé d'araignées et François a horreur de ces bestioles. Se pendre à un arbre, dans le parc de la propriété, pas question non plus : il faut une échelle pour accéder à une branche assez haute, mais il est facile de tomber d'une échelle, surtout à son âge. Son but est de mourir, pas de se retrouver dans une chaise roulante ! Et puis, un pendu, ce n'est pas beau.

Le poison aurait pu être la solution, mais comment et où se procurer un produit qui vous foudroie rapidement, sans souffrance, assez efficace pour ne pas vous rendre grabataire et gâteux si la dose ingérée est insuffisante ? Il n'y a que dans les romans policiers que les meurtriers se procurent facilement des substances létales.

L'utilisation d'une arme à feu posait le même genre de problème. Où et comment s'en procurer une ? François possédait bien un vieux fusil de chasse au canon assez long, si long que se diriger l'arme contre la tempe était un exercice qui relevait plutôt de l'acrobatie. Un truc à se blesser, mais pas à se tuer !

Il avait bien pensé agir comme Marcel, un cousin de sa mère.

Au début de la première guerre mondiale il avait été blessé pendant la bataille de la Marne. Un éclat d'obus lui avait emporté une jambe. Par la suite cela ne l'empêcha pas de vivre. En tant que mutilé de guerre il eut un travail et put vivre normalement. Il se maria, eut des enfants et même des petits enfants. Sa jambe de bois le faisait claudiquer, mais cela ne se voyait pas trop. Par contre, plus le temps passait, plus sa jambe manquante le faisait souffrir. Quand il eut dépassé la soixantaine la douleur devint de plus en plus intolérable. Aucun remède, aussi puissant fut-il, ne faisait effet. Alors, n'en pouvant plus, un après-midi, pendant l'absence de son épouse qui s'était rendue chez une parente, il passa à l'acte. Il installa un brasero dans sa chambre, le chargea de charbon de bois qu'il alluma après avoir calfeutré la porte et la fenêtre de la pièce. Il déposa sur la table de chevet la lettre d'adieux destinée à sa famille. Ensuite il fit sa toilette, se rasa, mit son costume du dimanche et s'allongea sur le lit. A son retour sa femme le trouva reposant paisiblement. Il était mort sans souffrance.

Mais François ne pouvait pas imiter le cousin Marcel pour la simple et bonne raison que sa chambre était très vaste, haute de plafond, avec trop d'ouvertures à calfeutrer, et aurait nécessité l'utilisation de plusieurs braseros pour une émission suffisante de gaz carbonique.

Sachant très bien nager, il écarta la noyade. Ayant peur du vide il se refusa de sauter du haut d'une falaise. Il étudia d'autres possibilités en vue de se suicider, mais sans succès. Il y avait toujours un obstacle, s'il n'était pas matériel, il était moral.

Il repoussa l'euthanasie : il ne voulait pas impliquer un de ses proches dans son projet. Les amis, les parents ou les médecins qui avaient accepté d'euthanasier un malade las d'une survie dans la souffrance, se retrouvaient devant un tribunal pour

homicide. Il aurait pu se rendre dans un pays où l'euthanasie n'est pas un crime, mais il savait que sa demande aurait été refusée, car s'il en avait assez de vivre, son double handicap, l'anosmie et agueusie, ne le faisait souffrir que moralement et non dans sa chair. Après tout, les gens qui perdent la vue, l'ouïe ou un membre ne sont pas nécessairement des candidats à la perte de la vie.

Puis un jour, il se souvint d'un excellent roman de Jules Verne , les tribulations d'un Chinois en Chine. François détenait, dans sa bibliothèque, les œuvres complètes de cet auteur en édition originale. Il relu ce livre avec le plaisir que savent apprécier les bibliophiles : la tenue en main d'un bel ouvrage, bien relié, au contenu passionnant et par le texte et par la splendeur des gravures. Il eut tout de même le regret de ne pas sentir cette agréable odeur d'ancien que dégagent les vieux livres ! Il constata que le héros n'avait pas les mêmes motivations que lui : ce jeune et riche chinois, indifférent à tout et ne connaissant pas le bonheur, après avoir été ruiné ne voulant pas imposer à sa future épouse une vie misérable, préfère mourir. Au moment de se donner la mort, il se rend compte qu'il ne ressent rien, et décide qu'il ne peut mourir sans connaître d'émotions au moins une fois dans sa vie. Il demande donc à un ami de le tuer dans un délai imparti, ce qui, il l'espère, lui fera redouter la mort et éprouver, enfin, quelques émotions. L'ami accepte, puis disparaît. Non ! pas question de vous raconter la suite et la fin de ce roman, achetez-le ou louez le dans une bibliothèque et lisez le ! Ne citons que la morale : il faut avoir connu le malheur, la peur, les soucis pour pouvoir connaître et apprécier le bonheur de vivre. Ce qui n'était pas le cas de François qui avait eu son lot de malheurs, de peurs et de soucis mais avait eu, aussi, de nombreux moments de bonheur. Donc,

la finalité était, pour lui, de passer de vie à trépas et non pas de connaître ce qu'il avait déjà connu. Mais, le procédé assez simple consistant à payer quelqu'un pour le supprimer n'emballa guère François.

Enfin, il se souvint de cet écrit qui mit en effervescence le monde islamique après sa publication : en février 1989, à Téhéran, l'ayatollah Khomeiny, guide spirituel de la Révolution islamique et du monde chiite iranien publia une fatwa, c'est-à-dire un décret religieux musulman, lançant un appel à tous les musulmans d'exécuter l'écrivain britannique, d'origine indienne, Salman Rushdie, pour *les propos blasphématoires* envers l'Islam contenus dans le livre des *Versets sataniques*. Selon la Constitution iranienne, le décret était immédiatement exécutoire et le gouvernement annonça une récompense pour tout musulman exécutant la sentence de mort.

La solution était là ! François n'avait qu'à écrire un texte qui serait suffisamment agressif pour inciter des gens dont l'intolérance, le fanatisme et la bêtise les pousseraient à vouloir le rayer de la liste des vivants. Il se dit qu'il devait avoir, dans ce bas monde, assez de religions, de partis politiques et autres associations sectaires où se trouveraient des extrémistes prêts à l'exterminer après l'avoir lu.

CINQUIÈME CHAPITRE

A L'OUVRAGE !

Il se mit donc à l'ouvrage, ce qui laisse supposer qu'il commença sur le champ à écrire. En réalité ce ne fut pas aussi facile que cela : depuis le décès de son épouse il n'avait plus rien écrit d'important, sinon, de temps à autre un article pour un journal ou une revue, la préface de quelques romans, essais ou livres d'art. Dans un tiroir de son bureau s'entassaient des manuscrits, des débuts de récits ; dans un coin de son cerveau sommeillaient des idées d'histoire propres à réjouir ses lecteurs. Bien que l'envie d'écrire lui fût passée depuis de nombreux mois, il était maintenant impératif de s'y remettre sans tarder et d'utiliser tout ce matériau.

Il se fit la réflexion que, si, dans un récit on mélange un peu de religion avec un peu de politique et une bonne dose de banditisme, alors là, le résultat devrait être positif. Et plus il avançait dans ses recherches, plus il découvrait de sujets passionnants à développer afin de pousser au meurtre une bonne quantité de fanatiques de tous bords : Musulmans contre Juifs, Catholiques contre Musulmans, Tamouls contre

Musulmans, Catholiques contre Protestants, et vice versa, etc. Le fait est que presque toutes les religions s'opposent entre elles et même que dans chaque religion il y a des divergences internes, souvent sur des points de détail stupides. Ces brouilles ont bien souvent des raisons politiques sous-jacentes et, le pire, sont dues à des êtres humains avides de domination et de pouvoir. Exactement comme en politique ! Mais n'allez pas croire que François était athée, bien que se prétendant anarchiste, il croyait fermement en l'existence d'un Dieu ou d'une puissance supérieure. Il se posait même une question : qui avait créé Dieu ? Un autre Dieu ? Et qui avait créé cet autre Dieu ? Et ainsi de suite. Une question à se retrouver sur un bûcher quand la Sainte Inquisition pourrissait la vie des gens. Il croyait aussi que si les grands préceptes prônés par la majeure partie des religions étaient respectés il n'y aurait pas besoin d'une hiérarchie.

D'abord fouiller dans son passé afin d'en faire ressurgir des idées attentatoires était indispensable. Puis chercher dans ses manuscrits délaissés des écrits assez subversifs pour choquer les partis concernés. Après, il n'y avait plus qu'à écrire. C'est facile à dire *il n'y avait plus qu'à écrire* ! Mais avant d'en arriver là, il y en avait du boulot. François avait eu une vie suffisamment mouvementée, ce qui lui avait permis d'accumuler de nombreux souvenirs plus ou moins agréables. Il avait observé ses contemporains et s'était fait sur la nature humaine une opinion très mitigée, entre optimisme et pessimiste. Le fait qu'il lisait énormément, ce depuis son plus jeune âge, l'avait amené à écrire, mais pas n'importe quoi : ses écrits, étaient toujours basés sur des faits réels, sur des personnages existants, ou ayant existé. Bien sûr, il utilisait ces faits, ces personnages, à sa manière, comme les chefs cuisiniers qui préparent leurs

mets à leur façon en utilisant les produits disponibles. Mais avant de se mettre devant le fourneau il faut inventorier les ingrédients disponibles. D'abord il puisa dans son passé.

SIXIÈME CHAPITRE

UNE HEUREUSE ENFANCE

François avait eu une vie où le pire et le meilleur s'étaient mélangés, comme pour tout un chacun.

Né à Paris, dans une clinique au pied de la Butte Montmartre, non loin de chez ses parents, il fut leur unique enfant. Ils étaient assez aisés pour que seul son père, ingénieur, eût à travailler ; il fut bien élevé et choyé par sa mère, femme au foyer. François eut une petite enfance heureuse. Il commença sa scolarité dans une école religieuse, car ses parents, catholiques très modérés, voulaient lui donner une éducation correcte. Ils n'étaient pas des pratiquants assidus mais, pour ne pas avoir de problème avec la famille, ils l'avaient obligé à aller au catéchisme. Il constata rapidement qu'entre ce qui était enseigné et ce qui était pratiqué il y avait une très grande marge. Il fut un bon élève, sans plus, ce qui lui permit d'entrer en classe de sixième, mais pas dans une école privée : les finances familiales avaient leur limite.

Il passait une partie des vacances d'été chez ses grands-

parents. Un mois chez les parents de sa mère et un autre chez ceux de son père. Il y avait une alternance, chez les uns au mois de juillet et chez les autres au mois d'août, l'année suivante c'était l'inverse. Chez les grands-parents maternels, fermiers à Champy, un petit village de la Brie, il participait aux diverses tâches de l'exploitation. Traire les vaches, les emmener au pré, aider sa grand-mère à fabriquer le beurre et le fromage, s'occuper de la basse-cour était assez amusant. Participer à la moisson était aussi très amusant, mais fatiguant, car, accompagné de ses cousins et cousines, il fallait ramasser les épis, derrière les faucheurs, pour les mettre en gerbe. Les faucheurs, une douzaine, avançaient en balançant leur faux qui émettaient une agréable musique, laissant derrière eux les épis qu'il suffisait de mettre en gerbes pour ensuite monter la meule. Il y avait aussi le travail au verger. Le ramassage et la cueillette des pommes n'était pas toujours agréable, mais ensuite le pressage du jus de pommes était un véritable divertissement, d'autant plus qu'il y avait le plaisir de boire le jus frais s'écoulant du pressoir. Certes, il ne fallait pas trop en boire de ce jus, si bon, si sucré et si parfumé, car, comme disait son grand-père « Ça vous donne des chiasses carabinées ».

A la fin août, secouer les branches des mirabelliers avec une grande perche pour faire tomber les fruits était assez plaisant, mais les ramasser beaucoup moins. Heureusement qu'il y avait la satisfaction de pouvoir se venger en en mangeant quelques unes et en recracher les noyaux le plus loin que possible, et, surtout, assister à la confection des confitures par sa grand-mère et y goûter avant la mise en pots. N'oublions pas d'ajouter à cela une des spécialités de la grand-mère : la tarte aux mirabelles avec un peu de rhubarbe ! Il n'y avait pas que les travaux agricoles pour passer le temps car il allait, avec les

autres gamins du coin, se baigner dans la rivière non loin du village, y pêcher et y faire des balades en barque.

Chez les parents de son père il y avait d'autres distractions moins liées aux travaux agricoles. Son grand-père s'était installé près de Lorient après avoir navigué sur presque toutes les mers du monde en tant qu'officier marinier. Fils d'une famille de marin il s'était engagé très jeune. Il avait d'abord été mousse, n'était pas devenu capitaine, mais maître principal timonier. Maintenant à la retraite, il s'occupait de son jardin, faisait des maquettes des navires au bord desquels il avait navigué. Quand il avait le plaisir d'avoir à la maison, pendant les vacances, un ou plusieurs de ses quatre petits-enfants – deux filles et deux garçons – il les lançait dans des occupations passionnantes. Il les emmenait en promenade sur son petit voilier, leur apprenait comment bien naviguer, leur montrait comment se guider avec le soleil et les étoiles, prévoir le temps, enfin tout ce qu'il avait acquit pendant ses longs séjours en mer. Quant à sa grand-mère, elle cuisinait à merveille aussi bien les récoltes du petit jardin que les poissons et les coquillages rapportés après une partie de pêche ou un tour sur la plage avec le grand-père.

Les deux grands-mères étaient très catholiques et que ce soit à Champy ou à Lorient, le dimanche matin, ainsi que les jours de fêtes religieuses, il y avait une obligation impérative : celle d'aller à la messe. Heureusement qu'avec ses cousins et cousines, ainsi que les copains et copines du voisinage, astreints, comme lui, à être présents à ces barbantes cérémonies, on pouvait se passer des petits mots et s'amuser en catimini.

François gardait un souvenir nostalgique de cette heureuse époque, que ne purent vivre, comme lui, ses descendants.

SEPTIÈME CHAPITRE

UN SOUVENIR NOSTALGIQUE

A Paris, son terrain de jeu préféré était le merveilleux square Willette que les Parisiens préféraient appeler square Saint-Pierre et les gamins qui le fréquentaient *Sactosse*.

Presque tous les jeudis et pendant les petites vacances scolaires, jusqu'à l'âge de six ans il était accompagné par sa mère qui, assise sur une chaise, tricotait, papotait avec d'autres mères de famille, le surveillant plus ou moins. Puis un jour elle le laissa aller seul rejoindre ses copains et copines. Cela lui permit d'agrandir son territoire de jeux et il vadrouilla de long en large sur la butte Montmartre. En culotte courte et le béret sur la tête il était le parfait représentant du *poulbot*.

Quelques mois après le décès de son épouse, François alla y faire un tour, ou plutôt un pèlerinage, accompagné de Maurice et Amélie. Il eut la surprise de voir qu'il était devenu le square Louise Michel et, qu'en plus, une annexe de son terrain de jeux, le square du Chevalier de la Barre, avait été affublé d'une nouvelle appellation : le square Nadar!

S'il n'y avait eu que des changements d'appellation cela

n'aurait pas affecté François, mais il y avait plus grave : lors de cette visite sur la butte Montmartre, il eut beaucoup de mal à reconnaître les lieux. A la place du grand bac à sable, à gauche en regardant la basilique du Sacré Cœur, là où il avait joué, comme sur une plage au bord de la mer, il y avait un manège. De plus une foule de touristes envahissait, telle une horde de barbares, ce... non, **son territoire** où il avait vécu avec les galopins du quartier de nombreuses, glorieuses et palpitantes aventures. Il avait été mousquetaire, poilu dans les tranchées, explorateur dans pratiquement toutes les parties du globe terrestre, et même sur diverses planètes de notre galaxie, chasseur de toutes sortes d'animaux... Son imagination fertile, alimentée par ses nombreuses lectures, aussi bien de romans que de revues illustrées, sa fréquentation du cinéma – le dimanche avec ses parents – lui permettait de se transposer dans tout un tas d'univers, comme le font la majorité des enfants. Il avait aussi délivré de nombreuses fois sa copine Lili des griffes de toutes sortes de dragons et monstres.

Là, dans ce square Louise Michel, l'effet *madeleine de Proust* ne fonctionnait pas, d'abord parce que son anosmie ne le lui permettait pas, mais les sons et l'ambiance générale ne correspondaient pas à ce qu'il avait connu étant gamin : il n'était pas dans **son bon vieux Sactosse**. Il n'avait pas été se balader dans ce parc depuis au moins une cinquantaine d'années, et ce n'est pas progressivement qu'il avait vu les changements de ce lieu, mais brusquement. Ces changements, ou plutôt ces bouleversements, étaient loin d'être à l'avantage du site.

Il voulu vérifier si la fontaine des innocents existait encore. Suivi de ses deux compagnons il emprunta la contre-allée située entre la rampe menant à la première terrasse du square,

le long du funiculaire. Cette fontaine représente, au centre d'une niche constituée d'une coquille en pierre, un haut-relief en bronze d'un joyeux bambin nu se soulageant le plus naturellement du monde dans la vasque située juste en dessous de lui. Il est tenu dans les bras de sa mère, tout aussi dévêtue que lui, entouré de quatre jeunes enfants rieurs. La fontaine était toujours en place. Cependant il nota trois modifications importantes à ses yeux : d'abord, un grillage était placé de telle sorte qu'il n'était plus possible d'accéder à l'arrière de l'édifice ; en plus la végétation, entre cet arrière et la place d'où part le funiculaire, devenue rare permettait aux personnes circulant sur cette place de voir l'arrière de la fontaine ; et enfin il n'y avait pas de viorne ! Il en fit la remarque à Maurice et Amélie qui ne le comprirent pas. « Je vous raconterai cela plus tard. Voyez-vous, ici, c'étaient mes toilettes préférées et c'est de cet endroit que démarra mon éducation sexuelle, leur expliqua François. »

Ils continuèrent leur promenade dans le square, François ne voulant pas frustrer Maurice et Amélie qui n'avaient jamais eu le temps de parcourir *ce haut lieu touristique* de Paris. Il leur montra même le bassin, sur l'avant dernière terrasse, où il avait fait naviguer une maquette de voilier qu'il avait fabriqué lui même. Il lui était arrivé de se baigner quelquefois dans ce bassin, large mais peu profond, lors de canicules et une fois, sans le faire exprès, pour rattraper son petit voilier qui s'obstinait à ne pas revenir sur le bord. Il leur raconta qu'il avait fait de longues glissades, lors d'hivers neigeux, sur les vastes pelouses dévalant de terrasse en terrasse.

La dernière visite fut pour le square d'Anvers et le lycée, longeant ce square, qu'il avait fréquenté depuis la sixième jusqu'à sa dernière année d'étude. A part le parking souterrain, aménagé sous le square, les lieux ne parurent pas avoir changé

aux yeux de François. Par contre il ne s'appelait plus Rollin, mais avait été rebaptisé à la Libération, du nom de son professeur d'Allemand, fusillé en 1942 pour fait de résistance : Jacques-Decour. Il eut une pensée pour ce professeur qu'il avait apprécié.

HUITIÈME CHAPITRE

UN PEU D'EDUCATION SEXUELLE

Pendant le retour en voiture François se lança dans son explication concernant son éducation sexuelle :

« Il arrive à tout un chacun que la nature ait ses exigences. Il devient quelquefois indispensable, voir impératif, de délester sa vessie ou ses intestins. En ce qui concerne une simple vidange, pour un petit garçon cela ne pose pas trop de problème : il suffit de trouver un coin à l'abri des regards et de sortir son engin pour se soulager en arrosant un mur ou un tronc d'arbre. Pour les intestins c'est plus difficile. Là, il faut vraiment être dans un endroit isolé, il en est de même pour les filles, quel que soit l'organe à vider.

J'avais une bonne copine avec qui je jouais pratiquement tout le temps. Elle préférait les jeux de garçon aux jeux de fille. Donc nous nous entendions à merveille. Ce n'était pas vraiment de l'amour entre nous mais une franche et agréable camaraderie. D'ailleurs nous n'avions pas la moindre idée sur ce qu'était l'amour. Bien qu'elle fut un *garçon manqué*, il lui

manquait quelques attributs pour agir dans certains cas comme un garçon. En conséquence, si elle avait un besoin pressant il lui était indispensable de se rendre dans un endroit isolé. Il y avait bien la solution des toilettes publiques. Mais les abords de ce local dégageaient une puanteur désagréable qui n'incitait pas à fréquenter le lieu, même pour un court instant. J'ouvre une parenthèse : si l'on me dit que *puanteur désagréable* est un pléonasme, je rétorque qu'il y a des puanteurs agréables, telles que celles de certains fromages. D'ailleurs je regrette de ne plus y avoir droit à cause de ce maudit handicap ! Je ferme la parenthèse. Comme il n'était pas question d'aller dans ces toilettes nauséabondes, il ne nous restait que l'arrière de la fontaine. Là, nous étions à l'abri de tous les regards. Et en plus il y avait de la viorne. Vous connaissez cet arbuste, aux belles feuilles vert foncé sur le dessus et au-dessous d'un vert plus clair merveilleusement duveteux. Je peux vous dire que je n'ai jamais trouvé rien de plus agréable pour s'essuyer les fesses après avoir déféqué.

Était-ce un matin ou un après-midi, je ne m'en souviens pas, mais j'ai bien en mémoire ce que je vais vous narrer.

Lili et moi jouions aux cow-boys à la poursuite des voleurs de notre troupeau de vaches. Nous galopions pour rattraper ces infects brigands, quand, en passant devant la fontaine, Lili s'arrêta brusquement et me dit «Faut que j'aïlle au petit coin.» Moi, je n'avais pas spécialement envie, mais, après tout, ce qui est fait ne sera plus à faire. En conséquence je suivis Lili derrière la fontaine. Tandis qu'elle relevait sa robe, baissait sa petite culotte et s'accroupissait, moi j'ouvris ma braguette, sortis mon engin et arrosai le sol. Je me fis une réflexion: pourquoi s'accroupissait-elle? Je ne pus m'empêcher de le lui demander. Elle me répondit :

– Tout simplement parce que je n'ai pas de robinet comme toi.

– T'as pas de robinet?

– Non, et si je ne m'accroupis pas je me fais pipi sur les cuisses, je mouille mes socquettes et mes souliers.

Je n'avais jamais vu de petite fille complètement nue et ne m'étais jamais posé de question sur l'anatomie du sexe féminin.

– Mais, t'as quoi à la place, lui demandais-je.

– Je vais te montrer. Et elle remonta sa robe, baissa sa culotte et me montra ce qu'il en était. Je ne vis là rien de très intéressant, à ce demander pourquoi certains de mes camarades cherchaient à voir sous les jupes des filles.

– Bizarre, t'as pas de boule et on dirait que c'est comme la fente d'une tirelire. Vexée par cette dernière constatation elle remonta rapidement sa culotte, baissa sa robe et me répliqua brusquement :

– T'as des boules ? Comme le bébé de la fontaine? Montres moi ça!

Un peu embarrassé, je déboutonnai ma braguette et baissai en partie mon slip pour sortir ma verge.

– Non, je veux tout voir, me dit Lili, baisse ta culotte et ton caleçon!

Je débouclai ma ceinture et ma culotte s'empressa de tomber à mes pieds. Je dois préciser qu'à cette époque de ma vie mes poches étaient bien chargées. Elles contenaient tout ce qui me semblait indispensable: un mouchoir, un canif, un sac de billes, deux ou trois soldats de plomb, un bout de ficelle, un sac d'osselets, quelques vis et boulons trouvés par terre, un jeu de cartes et... je dois en oublier. Par contre il n'y avait pas de clous ou de vis pointue : ces objets ayant la malignité de percer les poches et piquer les cuisses. Enfin je baissai mon slip et Lili

pu voir ce que j'avais en plus qu'elle. Elle me fit une réflexion qui me causa du souci :

– Ouais, t'as des boules, mais moi, quand je serai plus grande j'en aurai aussi, et elle posa ses mains sur sa poitrine.

Effectivement j'avais remarqué que les dames avaient des seins, plus ou moins gros, et que les fillettes n'en avaient pas. Donc les boules grossissaient et en conséquence les miennes aussi. Comment porter cela dans la culotte ? D'après ce que j'avais vu les hommes adultes n'avaient pas l'air d'être gênés, donc on leur coupait. J'allai subir une opération avant d'être un homme! Ça devait être cela l'opération des amygdales! Ou de l'appendicite? Non, pas de l'appendicite. Un de mes copains avait été opéré de cela et pendant plusieurs jours il avait montré sa cicatrice sur un côté du ventre et exhibé son appendice dans un petit bocal, ça ne ressemblait pas à des boules. Donc je devrai subir une opération ! Cela me tourmenta toute la nuit.

Dans la matinée j'allai interroger Pierrot à ce sujet. Pierrot c'était un de mes bons potes avec qui je jouais souvent aux osselets et aux billes à la récréation. Pierrot savait tout et, s'il n'avait pas la réponse sur le champs, s'informait et vous la donnait sans tarder. C'est lui qui m'avait éclairé sur la non existence du Père Noël. Mais il m'avait conseillé de ne rien dire à mes parents en me précisant que c'était mieux qu'ils ne sachent pas que je savais : ce serait gâcher leur plaisir et surtout, peut être que je n'aurais plus d'aussi beaux cadeaux à Noël.

Pierrot se lança dans un exposé très détaillé sur la sexualité. Il commença par me dire que les histoires de la cigogne qui apportait les bébés, ainsi que celle de la naissance des petites filles dans les roses et des petits garçons dans les choux étaient totalement fausses. La preuve, ces deux histoires étaient

contradictoires. Effectivement je n'avais jamais vu de cigogne dans la région et pourtant des bébés naissaient. De même, les roses et les choux ne paraissaient pas assez volumineux pour contenir un enfant aussi petit soit-il.

Ce que je retins de cette longue explication se résumait en peu de choses : le monsieur fait rentrer son engin dans le trou de la dame, puis il se secoue et cela va mettre une graine dans le ventre de la dame et au bout de neuf mois il en sort un bébé. Pendant ce temps la dame a un gros ventre.

Cela me parut d'autant plus clair que j'avais déjà vu cela, chez mes grand-parents fermiers, avec les vaches, les lapins, les chiens et autres animaux. Quand j'avais interrogé mes grands-parents ou mes parents à ce sujet je n'avais eu que des réponses très évasives et peu satisfaisantes. Enfin il me donna quelques notions de vocabulaire, entre autre qu'il était préférable de dire vésicules à la place de *couilles*, mot très grossier. De plus je n'avais plus à m'inquiéter car mes vésicules ne grossiraient pas exagérément. Je transmis ces informations à Lili. Et nous décidâmes, que lorsque nous serions mariés, ce serait pour nous amuser et certainement pas pour se mélanger les sexes, chose vraiment dégoûtante!

Par contre, Lili eut une sérieuse inquiétude, car sa mère avait, de temps à autre, des problèmes de vésicule. Serait-elle faite comme un homme? Je ne manquai pas d'interroger Pierrot à ce sujet. Là, encore, il me rassura. Il s'était trompé de mot : ce n'était pas *vésicules*, mais *testicules* qu'il avait voulu dire. Cela rassura Lili.

Un jour, Lili m'annonça que nous ne pourrions plus jouer ensemble. Son père avait obtenu un poste dans une colonie française : l'île de la Réunion. Mais, nous avions prévu de nous écrire et de nous revoir un jour. Cette échange de courrier cessa

après l'invasion par les troupes allemandes de la France. A la fin de la guerre je lui envoyai une lettre qui me revint avec la mention «*n'habite pas à l'adresse indiquée*». J'étais bien triste d'avoir perdue de vue Lili. J'aurais bien voulu revoir celle qui fut mon premier amour, aussi platonique fut-il.»

François termina cette confidence peu avant l'arrivée au manoir.

Cela peut vous paraître étrange que François ait fait une telle révélation à Amélie et Maurice, ses employés. En fait il n'y avait là rien de surprenant dans la mesure où il y avait entre eux une relation plus familiale qu'amicale. Quand François et Liliane avaient acheté la propriété, le jeune couple était au service des possesseurs du bien qui avaient périés dans un accident d'avion. Leurs héritiers avaient laissé les deux jeunes gens entretenir le bien et faire visiter le *manoir* – c'est ainsi que l'appelait François, alors que Liliane préférait dire : la *case* - jusqu'à la vente.

Une fois la propriété acquise, François et son épouse gardèrent, non pas à leur service, mais avec eux ces jeunes gens. Ils ne les voyaient pas comme des domestiques mais comme des être accomplissant des tâches qu'ils ne pouvaient pas faire eux même soi par manque de temps, de connaissance ou de capacité. En contrepartie ils leur fournissaient gîte, couvert et cet outil indispensable pour bien vivre : l'argent. Comme disait François «nous vivons en symbiose.»

NEUVIÈME CHAPITRE

UNE PÉRIODE BIEN SOMBRE

Le temps heureux de l'enfance s'arrêta net en septembre 1939 quand son père fut mobilisé pour participer à ce que l'on appela la *drôle de guerre* et se retrouva prisonnier au fin fond de l'Allemagne, après la débâcle de 1940. François, qui ne passait son temps qu'entre Paris, Champy et Lorient fut forcé de visiter une partie du centre de la France, car, en juin 1940, il participa à l'exode, cette monstrueuse transhumance : un départ précipité de Paris pour fuir ces cruels soldats allemands qui allaient piller, violer, tuer la population. Puis, une fois arrivé au centre de la France, ce fut le retour vers la capitale où, rassurés par les paroles du maréchal Pétain, les Parisiens n'avaient plus à craindre les soldats du Reich. D'un seul coup les ennemis étaient devenus de grands amis.

Pourtant, l'ambiance n'était pas à la joie. Cette occupation était pénible, difficile à supporter, aussi pénible que l'est pour vous la lecture de cette courte phrase.

Sa mère, qui heureusement touchait le salaire de son mari, se trouva tout de même devant le problème de la majorité des Français à cette époque : le ravitaillement. Les restrictions imposées par l'envahisseur suffisaient à peine pour se nourrir et se vêtir correctement sans avoir recours au marché noir. Sa mère qui, après la naissance de François, avait quitté son travail de première main dans une maison de couture renommée reprit son ancien métier et travaillait à domicile.

Pendant cette période François vécut des faits qui le marquèrent fortement. Par exemple les voisins de palier obligés de porter un écusson en forme d'étoile pour bien montrer qu'ils étaient juifs. Ou bien, une scène horrible qui le fit douter de l'intelligence du genre humain. Alors qu'avec sa mère il se rendait chez ses grands-parents maternels par le train ils assistèrent à une tuerie. Tandis que leur train quittait la gare de l'Est, ils virent des officiers allemands, arme au poing, abattant des soldats qui tentaient de désertre en sautant d'un convoi. Un passager donna une explication «Il y a dans ce train des soldats permissionnaires, mais il y a aussi des troufions qui iront sur le front de l'est et certains de ces derniers tentent de désertre. Sans grand succès en ce moment. Mais ils n'auront pas à souffrir en Russie. Que Dieu les accueille en son paradis.»

Il y eut aussi des preuves que tous les Allemands n'étaient pas des monstres. Dans cette même gare de l'Est, au retour de chez les grands-parents, sa mère et lui subirent un contrôle d'identité et une fouille de bagage. Dans la valise de la maman il y avait, en plus de vêtements, de l'alimentation, genre fromage de brie, lapin, poulet, œufs et quelques légumes rapportés de la ferme des grands-parents. De quoi être considéré comme trafiquant du marché noir. L'un des deux policiers français allait ouvrir la valise lorsqu'un jeune soldat allemand, l'air méchant et sévère,

qui les accompagnait, leur fit signe de le laisser faire. Il prit brusquement la valise, la posa sur la table destinée aux fouilles. François, en un instant, imagina le pire. Sa mère allait être emprisonnée, serait même fusillée et lui la perdrait à jamais, que deviendrait-il ? Le soldat ouvrit le bagage, en sorti un tricot de corps qu'il montra aux policiers en annonçant «Il n'y a que des habits la dedans» Il referma la valise, fit un clin d'œil à François et à sa mère tout en disant «C'est bon vous pouvez y aller.» C'est l'esprit allégé qu'ils sortirent de la gare. Tous deux bénirent ce jeune homme qui les avait protégés.

Peu de temps après le débarquement des alliés en Normandie, François passa avec succès la première partie du baccalauréat.

Au début des vacances scolaires, il partit pour Lorient avec sa mère pour y passer le mois de juillet, et en août les vacances se termineraient chez les autres grands-parents. Les circonstances ne permirent pas ce retour. Ils ne purent même pas revenir à Paris pour la rentrée scolaire et se retrouvèrent coincés dans la fameuse poche de Lorient où une partie de l'armée allemande était retranchée. Sa mère, qui s'était réjoui d'être loin de Paris, où, pensait-elle, la ville serait à feu et à sang lors de l'arrivée des armées alliées, le fut moins par la suite, car François, ne pouvant plus continuer ses études dans une région en guerre, trouva une occupation que l'on pourrait qualifier de *désoccupation*, ce qui préoccupa fortement sa pauvre mère. Avec son grand-père, il participa au combat consistant à bouter hors de France l'occupant. Pendant quelques mois il fit ce que font tous les résistants : transmissions d'informations, sabotages et autres activités de ce genre qui vous transforment un gamin en adulte et qui vous enseignent la vie plus que quelques années d'études supérieures.

Ce ne fut que progressivement qu'il participa à cette lutte

contre l'envahisseur. Il commença par jouer les messagers entre divers groupes de résistants. Puis de transports de messages il passa au transports de munitions, d'explosifs et autres bricoles.

Il fit aussi connaissance d'une demoiselle, un peu plus âgée et beaucoup plus délurée que lui. Elle le déniaisa et lui apprit ainsi que *se mélanger les sexes*, n'était pas une chose dégoûtante et que c'était même très agréable. Leur relation dura peu de temps car elle trouva un garçon plus à son goût. François fut autant déçu que soulagé : certes, cette demoiselle lui avait donné bien du plaisir, mais il l'imaginait mal en mère de famille. Et surtout il avait toujours en mémoire sa copine Lili et avait l'impression de l'avoir trahi.

Il eut le plaisir de défiler dans les rues de Lorient, enfin libre, avec ses compagnons de combat. Ce ne fut pas un défilé très militaire, dans la mesure où chacun portait ses habits de tous les jours, où certains boitaient et ne pouvaient marcher au même pas que leurs camarades, où les sabots côtoyaient les gros godillots, les chaussures rafistolées et les godasses toutes déformées. Un membre de l'état-major de l'armée régulière avait fait remarquer qu'il serait préférable de donner à ces gens là un habillement et des chaussures plus corrects pour défiler. Le chef des résistants refusa en disant: «les sabots étaient au combat, ils seront à l'honneur.» Et il en fut ainsi. Ce jour là François portait une chemise et un pantalon rapiécés ainsi que des espadrilles trouées, tandis que son grand-père, devant lui, n'était pas mieux habillé et chaussé. C'est par cette anecdote qu'il commença l'écriture de son premier livre quelques années plus tard.

Comme à bon nombres de ses camarades de maquis, la France reconnaissante lui offrit une belle médaille.

DIXIÈME CHAPITRE

DANS LA MARINE NATIONALE

Maintenant, il fallait reprendre une vie normale et pour lui ce n'était pas facile : il n'avait plus envie de retourner sur les bancs du lycée pour passer sa deuxième partie de baccalauréat ; il n'avait aucune expérience professionnelle, sinon briquer un fusil, faire des tours de garde, préparer un explosif ou décoder un message radio. Son brevet élémentaire aurait pu lui permettre de concourir pour entrer dans une administration, ou même devenir maître d'école. Mais, après cette aventure qui avait duré quelques mois, il avait acquis une maturité certaine, le goût du risque, l'absence de peur devant la mort, la confiance en lui et surtout une expérience de la vie qui lui fut très utile par la suite. Bien qu'ayant une bonne instruction il n'avait aucune connaissance professionnelle suffisante lui permettant de trouver rapidement un travail sérieux.

Son grand-père paternel lui avait tellement vanté les possibilités d'apprentissage offertes par la Marine Nationale qu'il s'engagea. Après un court séjour dans un centre de formation maritime, il suivit un stage de fourrier à Cherbourg,

puis fus affecté sur un navire chargé de la surveillance des bancs de pêche de Terre Neuve. A Cherbourg, il avait appris beaucoup de choses qui lui furent très utiles par la suite. Entre autre se servir d'une machine à écrire en utilisant ses dix doigts. Mais après quelques jours en mer il dut adopter très vite la technique permettant de taper un texte quand la mer est mauvaise, car en Atlantique nord elle l'est souvent. Tangage et roulis l'incitèrent à n'utiliser que deux doigts. En effet, si la lourde machine était bien fixée sur le bureau, son chariot, de même que le siège sur lequel François était assis, avaient une tendance à appliquer la loi de la gravité. Le navire penchait vers bâbord, le chariot suivait le mouvement, puis le navire se redressait pour se pencher sur tribord, là le chariot, bloqué par un cliquet restait en mauvaise position. Le roulis n'avait aucune influence néfaste sur la machine, mais pas contre son siège s'obstinait à suivre tous les mouvements et allait de gauche à droite, de droite à gauche, d'avant en arrière et d'arrière en avant. N'ayant que deux mains pour contrôler la situation il réussissait à taper son texte en utilisant qu'au mieux deux doigts, au pire un seul, selon l'intensité des balancements. C'est ainsi qu'il se déshabitua à utiliser ses dix doigts et continua ainsi par la suite. Ce qui ne l'empêchait pas d'écrire un texte presque aussi rapidement qu'une bonne dactylographe.

Heureusement, il n'avait pas que cette seule activité de comptable et de secrétaire. Entre postes de combat lors de contrôle de navires et d'exercices, postes de manœuvre lors d'appareillage ou d'amarrage, corvées de réceptions et entreposages de vivres, d'habillements et autres marchandises nécessaires à la vie à bord il y avait de quoi s'occuper. Ce travail lui plaisait tant qu'il passa les examens permettant de monter en grade.

Trois ans après son engagement il quitta sa tenue de quartier-maître pour enfiler celle de second-maître. L'avantage était important : solde augmentée, plus de responsabilités, mais, car il y avait un mais, il était devenu trop gradé pour rester à bord du navire sur lequel il était affecté et il n'y avait, pour l'instant, aucun poste embarqué à pourvoir. En conséquence il dut être affecté ailleurs et opta pour un poste en outre-mer. Il se retrouva donc à la Réunion, dans un bureau de la base navale de la Pointe des Galets dans la ville du Port.

Il pensa retrouver Lili dans cette île merveilleuse. Ce fut sans succès.

À la fin de son engagement, comme on ne lui assura pas qu'il pourrait être affecté sur un navire, il préféra réintégrer la vie civile. Il ne se voyait pas continuer à travailler dans un bureau, que ce soit en outre-mer, à Toulon, ou à Brest, il avait eu du mal à rester à quai. Être embarqué lui manquait et voir de son lieu de travail la mer sans pouvoir y naviguez-le rendait malheureux.

ONZIÈME CHAPITRE

RETOUR A LA VIE CIVILE

Il retourna à Paris chez ses parents. Son père, pendant sa captivité, s'était lié d'amitié avec un journaliste, prisonnier de guerre dans le même stalag que lui. Ils avaient de nombreuses affinités, entre autre celle d'être venus jeunes s'installer à Paris, dans le quartier de Pigalle, d'avoir fréquenté les mêmes lieux et de connaître les moindres recoins de la Butte Montmartre. Ce qui fit que, dès leur retour de leur longue détention, les deux amis et leurs familles se fréquentèrent avec assiduité. Quand ce journaliste, rédacteur en chef d'un journal parisien, apprit que le fils de son ami cherchait du travail, il proposa à François de se joindre à son équipe. Bien sûr, au départ la paye ne serait pas mirobolante, il ferait plutôt un travail de grouillot, mais s'il avait une bonne plume il pourrait passer de la rédaction d'articles de faits divers banals à des sujets plus sérieux.

François accepta, et pendant quelques temps fut le garçon à tout faire de la rédaction : aller chercher les cigarettes pour l'un,

changer le ruban de machine à écrire pour l'autre, et surtout aller chercher les bières et les sandwiches à la brasserie du coin pour toute l'équipe, furent ses premières approches du travail de journaliste. Il rédigeait des papiers de peu d'intérêt : un article sur les derniers films sortis, ou sur tout autre événement peu intéressant pour un rédacteur chevronné. Mais il arrivait aussi qu'il soit amené à écrire des articles plus importants à la place de collègues absents.

Il n'avait que rarement la possibilité d'utiliser une machine à écrire de la rédaction. Quand il y en avait une de disponible, à peine François avait-il glissé une feuille de papier dans l'engin, que son propriétaire en avait un besoin urgent. Alors, François sortait d'une de ses poches un crayon et son Opinel que son grand-père maternel lui avait offert en lui disant « Tiens gamin, prends ça, un couteau c'est indispensable. Je m'en suis rendu compte dans les tranchées, quand j'ai été appelé en 1916. C'est un copain savoyard qui me l'a procuré. C'est pratique et costaud ! ». Il taillait consciencieusement la pointe du crayon, en pensant à ce grand-père aux conseils toujours utiles, prenait une feuille de papier et écrivait son article. Lorsqu'il avait à corriger un mot, une phrase ou un paragraphe il préférait gommer plutôt que de raturer : il avait appris, pendant la période de restrictions, lors de l'occupation, qu'il fallait économiser et ne rien gâcher, C'était aussi un des conseil de son aïeul. Il y avait tout de même un problème : François écrivait si mal qu'il lui était très souvent difficile de se relire ; et pour ses collègues c'était pratiquement impossible. De ce fait il était devenu un grand spécialiste de la chasse aux machines à écrire. Il était craint de tous les membres de la rédaction car il était capable de, non pas voler, mais emprunter une machine pour aller se cacher dans un recoin et taper son article.

Un jour, par dérision ou pour s'amuser un peu de ce grouillot, un journaliste lui offrit un taille crayon. Effectivement c'était plus pratique, mais, constata François, le crayon s'use plus vite, donc il préféra revenir à son ancienne méthode. Puis arriva le jour où il eut sa machine, non pas une machine confiée par l'entreprise, mais sa machine, à lui seul. Ce même journaliste qui lui avait offert le taille crayon la lui avait vendue en précisant « Je viens de m'acheter une superbe machine à écrire, portable et plus légère, j'aime pas jeter, alors fiston, si ça t'intéresse je te la vend. Le prix : un paquet de cigarettes, comme cela j'aurai l'impression d'avoir fait une bonne affaire...et toi aussi. » Cette occasion, une Japy de 1935 n'avait qu'un défaut, elle sentait la nicotine à plein nez. Son généreux vendeur était un grand fumeur alors que François ne fumait pas.

Peu à peu il fit son chemin et, grâce à son style, des reportages lui furent confiés, tant et si bien qu'un jour il prit la place d'un journaliste qui partait à la retraite. Il fut nécessaire d'embaucher un nouveau petit jeune : se passer de grouillot n'est pas évident !

Il pris du galon : ses articles étaient agréables à lire, bien renseignés. De plus il n'hésitait pas à accepter de couvrir n'importe quel sujet quelle que soit son importance. Un jour, le rédacteur en chef lui demanda si il était intéressé par un poste de correspondant de guerre en Indochine qui allait être vacant : François accepta avec grand plaisir. Il avait gardé un bon souvenir des quelques mois passé dans la poche de Lorient, ou plutôt, il en avait oublié les mauvais. Aller à l'aventure, dans un pays lointain, assister à une guerre, sans y participer réellement, ne pouvait que lui plaire.

DOUZIÈME CHAPITRE

UN MERVEILLEUX VOYAGE

Ce fut pour lui une belle aventure qui devint merveilleuse à partir de Djibouti. Après une nuit de voyage en train au départ de Paris, il embarqua, à Marseille, sur le paquebot Champollion. Il avait du temps devant lui, il se lança donc dans l'écriture d'un récit relatant de manière romanesque sa petite expérience guerrière. Il avait emporté, dans ses bagages, sa machine à écrire portable.

Bien sûr, entre Marseille et Djibouti il eut de quoi satisfaire sa curiosité : longer la Corse, l'Italie, la Crète, puis traverser le canal de Suez. Les escales étaient courtes, mais permettaient d'entrevoir d'autres genres de vies. François aimait bien regarder les manœuvres lors des départs et des arrivées dans les ports ; cela lui rappelait son passé de marin. Il aimait aussi assister aux débarquements et embarquements des passagers.

Bien lui en pris car, lors de l'escale à Djibouti, tandis qu'il observait les nouveaux passager qui montaient à bord - des

touristes, des voyageurs de commerce ?- il aperçut une jeune fille qui lui parue être la plus belle du monde. Elle était très élégante dans son uniforme d'infirmière militaire. Elle ressemblait à une actrice qui commençait à se faire un nom dans le monde du cinéma. Ses cheveux bouclés, châtain foncé, ses, yeux marron clair, son corps aux rondeurs agréables lui confirmèrent qu'elle était effectivement la plus belle sur cette terre. Et plus il l'observait, plus monta en lui un espoir. Non, c'était impossible, incroyable! Et quand, de loin, leurs regards des croisèrent et qu'elle lui sourit il eut la certitude que c'était Liliane, sa petite copine Lili avec qui il avait vécu de nombreuses aventures dans le square du Sacré-Cœur. Elle aussi l'avait reconnu. Ils se précipitèrent l'un vers l'autre et s'embrasèrent. François était heureux, il avait retrouvé Liliane, sa Lili, son premier et seul amour, son grand amour. Elle aussi était heureuse, elle avait retrouvé son François.

Inutile d'ajouter un paragraphe racontant ce moment de leur retrouvaille : ce fut, certes, merveilleux et beau, mais cela vous obligerait à sortir votre mouchoir, ou un gros paquet de Kleenex, pour essuyer vos larmes de joie tellement ce fut émouvant.

Le soir même il y eut dîner dansant. Il ne dansèrent pas. Elle lui avait précisé qu'elle n'était pas passionnée par cette activité. Cela tombait bien, François aurait aimé savoir danser, mais il dansait si mal qu'il s'abstenait de pratiquer ce genre d'occupation. Plutôt que de suer sur la piste ils préférèrent bavarder en sirotant une boisson glacée et se racontèrent leur vie passée. Un chapitre ne suffirait pas pour relater tout ce qui fut dit pendant cette soirée. Sinon que Liliane s'était engagée comme infirmière dans l'armée. Affectée en Indochine, elle avait fait escale à Djibouti pour voir ses parents. Son père avait été muté

dans cette colonie à la fin de la guerre après son séjour à la Réunion. Quand elle était en métropole, elle s'était rendue à l'adresse de François. La concierge lui précisa que la famille Kerwannec avait déménagé depuis quelques années pour habiter dans un logement plus confortable et qu'elle n'avait pas gardé la nouvelle adresse.

Un soir, accoudés au bastingage, François et Liliane admiraient le coucher de soleil. Le spectacle était magnifique et indescriptible tant les couleurs du ciel, de la mer et même de ce disque qui passait du jaune lumineux au rouge foncé en se noyant dans l'océan étaient changeantes. François se tourna vers Liliane :

– Ce spectacle est admirable et me semble irréel. J'ai l'impression que le soleil est énorme. J'ai vu, il y a peu de temps un film américain, un western où il y avait un coucher de soleil à la fin. C'était beau, et je me disais que ces Américains, avec leur Technicolor, ils exagèrent, on voit que c'est du décor. C'est pas possible un soleil aussi gros.

– Pourtant si, lui répondit Liliane. De chez mes parents, quand nous étions à la Réunion, le soir, sous la varangue de notre case nous pouvions voir la même chose, avec en plus les champs de canne qui semblaient plonger vers la mer.

François reprit :

– Et maintenant que le soleil a disparu, je ne peux m'empêcher de penser à un poème, que j'ai appris, et retenu car j'aime me le réciter. « Je ne suis ni un routier, ni un capitaine, je n'ai pas de rêve héroïque et brutal, je ne vais rien conquérir, mais l'instant présent est approprié à ce que je ressens. Pour toi, comme pour moi, ces étoiles ne sont pas nouvelles, et pourtant j'ai l'impression de les découvrir. » Il continua :

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Portaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ...

Liliane reprit,
... Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

Elle ajouta, « les conquérants José-Maria de HEREDIA, 1842-1905, tu vois nous aussi dans les colonies nous ne sommes pas des sauvages incultes ». Surpris, François se pencha vers elle, lui prit le visage entre ses mains et lui murmura «c'est aussi dans tes yeux que je vois briller des étoiles nouvelles. » Puis il l'embrassa d'un baiser qu'elle ne refusa pas. Holà, lecteurs et lectrices, calmez-vous. Il ne se passa rien de plus. Il est vrai qu'actuellement dans tout roman, comme dans tout film il doit y avoir un passage érotique. Vous vous attendiez à : «Il glissa lentement une main sous son corsage, lui caressa un sein, tandis qu'elle vérifiait, d'une main délicate la grosseur de son désir. Il lui mordilla un mamelon de sein qui durcissait. Elle commença à baisser lentement la

fermeture Éclair de sa braguette...» Hé bien non, ce n'est pas le genre de la maison ! Il ne faut pas imaginer des choses, ils furent chastes. Ceci pour les raisons suivantes : d'abord, ils n'étaient pas les seuls passagers accoudés au bastingage ou se promenant sur le pont ; et puis surtout, n'oubliez pas que cela se passait au début de la seconde moitié du vingtième siècle. En ce temps là les mœurs n'étaient pas les mêmes que maintenant: le cœur avait plus d'importance que le sexe. Enfin, un détail très important : en ces temps lointains les braguettes se fermaient avec des boutons et non avec une fermeture Eclair! Après cette petite leçon de morale, reprenons. François et Liliane regagnèrent leurs cabines respectives, se couchèrent sagement et s'endormirent en pensant à ce bel instant qu'ils venaient de vivre. Jusqu'à la fin du voyage ils passèrent beaucoup de temps ensemble. Quand ils ne se promenaient pas sur le pont, elle l'aidait à écrire son roman en relisant ses copies, ou bien, tranquillement allongés sur un transat, ils refaisaient le monde. Autant pour lui que pour elle ce fut un merveilleux voyage.

TREIZIÈME CHAPITRE

LE SUCCÈS ET LE MARIAGE

Pendant leur séjour en Indochine ils finirent par constater qu'ils ne pouvaient plus se passer l'un de l'autre, comme lorsqu'ils étaient gamins. Pourtant, ils étaient souvent séparés : quand François était en reportage sur une zone de combat, Liliane n'était pas toujours en mission dans un poste médical dans la même région.

Il avait envoyé le manuscrit de son roman à son patron qui le trouva assez valable pour le soumettre à l'un de ses amis éditeur. Ce dernier, agréablement surpris à la lecture de ce récit, proposa un contrat d'édition à François qui, bien sûr, s'empressa de le signer. Cela ne se passa pas rapidement, car entre Paris et Saïgon il y a une bonne distance, et même envoyés par avion, à cette époque, les courriers mettaient du temps à parvenir à leurs destinataires.

Enfin, le jour arriva où François eut entre les mains un exemplaire de son premier livre. Puis celui où il eut entre ses

mains le premier chèque envoyé par son éditeur. Peu de temps après il demanda si Liliane voulait bien l'épouser. Elle n'attendait que cela. Alors, François fit les choses comme on les faisait en ce temps : il écrivit à ses futurs beaux-parents pour leur demander la main de leur fille et informa ses propres parents. Ils profitèrent d'un court séjour en métropole pour se marier à la mairie et remirent à plus tard leur mariage religieux à Djibouti, dans la famille de Liliane comme il était de bon ton de le faire en ce temps là ! Ne pas passer à l'église, ce n'est pas être mariés.

Donc, ils se marièrent, ne furent pas toujours heureux et n'eurent que deux enfants. Car la vie ce n'est pas comme dans les contes de fées où le prince charmant et sa belle coulent des jours heureux et peuvent se permettre d'avoir une palanquée de mômes dans la mesure où ils ont une domesticité suffisante pour s'en occuper. François n'était pas un prince, mais en tant que correspondant de guerre il gagnait bien sa vie. De plus, son premier ouvrage, ayant été apprécié et par les critiques et surtout par les lecteurs, lui rapporta des droits d'auteur substantiels. En conséquence, Liliane, une fois son engagement terminé ne rempila pas et devint, en plus de femme au foyer, secrétaire de François qui s'était lancé dans l'écriture de son second récit.

Celui-ci fut encore plus apprécié par les critiques et les lecteurs, mais le fut moins par les politiciens, les affairistes et la gent militaire car il décrivait ce qu'il avait tous les jours sous les yeux en Indochine : la corruption, les trafics de tous genres et l'incompétence de l'état-major. Il annonçait que la perte de cette colonie serait inéluctable si les politiciens et les hommes d'affaires continuaient à vouloir s'enrichir malhonnêtement et si les militaires s'obstinaient dans leur stupidité. Il se retrouva

rapidement rejeté du beau monde de la société de Saïgon et fut même menacé de mort. Il n'insista pas et retourna en France d'où il assista, peu de temps après, à la défaite de l'armée française et au retour piteux de ceux qui l'avaient rejeté, méprisé et menacé.

Comme il avait appris qu'il n'est pas toujours bon de dire la vérité, il se lança dans l'écriture d'un roman de science-fiction. Il était sûr de ne pas se voir menacé par les personnages qu'il avait créés : les habitants d'une planète située à quelques millions d'années lumière de la terre ne liraient certainement pas son livre, et si c'était le cas ils mettraient du temps avant de venir lui faire des reproches ! C'est ce qu'il expliqua, lors d'une interview. Pourtant il eut droit à de nombreuses critiques : c'était un roman à clef, où les personnages et les situations étaient transposés dans un autre univers. Ainsi, par exemple le vieillard dirigeant la fédération des états de la planète était Franco pour les uns, Staline pour les autres ; même le roi d'Angleterre, de Gaulle, Nasser et de nombreux chefs d'États furent cités comme étant ce président rusé, maléfisant.

François fut assez dépité par ces réactions. Il avait inventée une histoire qui n'était absolument pas basée sur des faits réels et ne s'était pas attendu à ce que certains aient pu penser que c'était une description critique de notre civilisation. L'avantage de tout cela fut que cet ouvrage battit des records de vente, ce qui était loin de déplaire à son auteur. Par contre il se promit de ne plus écrire de de science-fiction.

Ses succès littéraires et les revenus qui en découlaient ne l'avaient pas détourné de son premier métier, le journalisme. Il fut donc amené à partir en Algérie comme correspondant de son journal où un nouveau conflit débutait. François écrivit, toujours sous forme de roman, un constat plutôt positif sur ce

qu'il voyait en Algérie. Enfin les autorités militaires avaient compris comment mener les combats contre les rebelles ; enfin, les autorités civiles avaient compris comment traiter et respecter la population autochtone, surtout après le départ de certains riches colons qui s'étaient empressés de quitter le pays, comme des rats quittant le navire, et n'étaient donc plus là pour exploiter la population indigène. L'Algérie devenait, enfin, ce qu'elle aurait dû être depuis sa conquête, une terre française, telle l'Auvergne ou la Bretagne où liberté, égalité et fraternité ne sont pas que des mots destinés uniquement à une petite partie de la société.

François et Liliane envisageaient de s'installer définitivement dans ce pays qu'ils aimaient. Ils avaient même prévu d'y acheter ou d'y faire construire une maison. Leurs moyens leur permettaient, car un producteur de cinéma américain avait acheté les droits du roman de science-fiction de François. Le film eut un succès mondial. François, ayant eu l'intelligence d'investir une partie de ses droits d'auteur dans le financement de la production, perçoit toujours et régulièrement des droits sur ce film qui continue à être diffusé dans le monde sous toutes les formes possibles : projections, passages à la télévision, cassettes et DVD, sans compter les produits dérivés tels que séries télévisées, bandes dessinées, figurines des personnages, etc. Seulement, la vie n'est pas un conte de fées, et le même général qui avait servi la France libre estima qu'il était préférable de céder à l'opinion internationale, d'anéantir les efforts militaires et civils investis et de trahir son pays en bradant l'Algérie. C'est avec tristesse que François et sa petite famille quittèrent ce beau pays.

De retour en métropole ils assistèrent, dégoûtés, à tout ce qui suivi et qu'ils estimaient être un manque de loyauté et d'hon-

nêteté de la part du gouvernement : l'obligation pour les Pieds-noirs de fuir un pays dont ils avaient fait la richesse ; l'abandon des Harkis – dont beaucoup furent massacrés - qui avaient cru en ce fameux général. Et plus grave, l'arrivée au pouvoir, à la tête de ce nouvel état, de gens qui, comme certains anciens colons, étaient plus portés à s'enrichir qu'à enrichir le pays.

François quitta le journalisme et continua son activité littéraire. Il eut toujours autant de succès qu'à ses début, de sorte que François et Liliane n'avaient plus de crainte concernant leur avenir financier.

QUATORZIÈME CHAPITRE

LE MANOIR

Le désir du couple était de s'installer, avec leurs deux enfants, dans un coin tranquille : la vie à Paris, même dans un grand appartement, surtout situé dans un quartier chic, ne leur convenait pas. Peu de temps après leur retour d'Algérie une opportunité se présenta. Non loin de Champy une propriété était en vente. Sise (comme disent les notaires) en bord de rivière. C'était une villa qu'un industriel, assez riche (Remarquez que les pauvres industriels sont très rares), avait fait construire après la première guerre mondiale. Le bâtiment était beau, dans le style des villas que l'on rencontre dans les stations balnéaires. Avec ses trois étages il était spacieux, bien aménagé avec tout le modernisme de cette époque. Le terrain, sans être immense contenait tout même deux autres constructions, l'une pour loger les gardiens, l'autre servant de garage, un cours de tennis, une serre, un petit verger, un jardin où légumes et fleurs poussaient à merveille. Au bord de la rivière une barque et un canoë, accostés à un petit embarcadère, étaient prêts pour de paisibles balades sur l'eau. Tout ce qu'il

fallait à François et Line pour être satisfaits. Bien que ce ne fût pas un *manoir*, François s'obstinait à toujours utiliser ce terme pour parler de son lieu de résidence. Quant à Liliane, elle l'appelait la *case*, comme elle en avait pris l'habitude lors de son séjour à la Réunion, où, quelle que soit la grandeur de la maison, simple cabane ou grande villa, c'est toujours une case. Par contre, elle parlait d'*habitation* quand elle désignait l'ensemble de la propriété, maison et terrain.

François et Liliane auraient eu du mal à gérer l'*habitation* seuls. Certes, François était assez habile de ses mains pour jardiner et bricoler, de même que Liliane était une excellente ménagère. Mais la tâche était lourde. Donc ils gardèrent à leur service le couple employé par les précédents propriétaires, Maurice et Amélie. Ils étaient bretons, lui, de taille moyenne, costaud, le teint clair, les yeux bleus, les cheveux châains et le visage amène rassurait par son aspect calme et avenant. Elle, petite et ronde brunette, aux joues rouges, aux yeux marron était aussi agréable que son mari. Ils s'étaient rencontrés sur leur lieu de travail : un hôtel restaurant d'un petit port près de Lorient. Maurice était serveur, barman, homme à tout faire. Pendant son service militaire, dans la Marine Nationale, il avait été affecté en tant que maître d'hôtel à bord d'un croiseur. A sa libération il avait été embauché dans cet hôtel-restaurant où Amélie secondait le patron et la patronne de l'entreprise. Ils se fréquentèrent tant et si bien qu'ils se marièrent. Leurs patrons désirant prendre leur retraite vendirent leur fonds de commerce. Maurice et Amélie, ne s'entendant pas avec les nouveaux propriétaires, décidèrent de changer d'air. Ils répondirent à une petite annonce d'un Parisien qui cherchait un jeune couple pour s'occuper de sa résidence secondaire et se retrouvèrent au *manoir*. Quelques mois après leur embauche

leurs employeurs décédèrent dans un accident d'avion. Les héritiers leur laissèrent en main l'entretien, la gestion du domaine et le soin de faire visiter les lieux aux éventuels acheteurs

Avant d'emménager, François et Liliane se rendirent à plusieurs reprises au *manoir*. Ils firent plus ample connaissance avec ce jeune couple qui leur plut. L'entretien des lieux, autant à l'extérieur qu'à l'intérieur, démontrait leurs capacités professionnelles. Ce qui les charma aussi fut l'impression d'honnêteté et de simplicité qu'ils dégageaient ; ils étaient déférents mais pas obséquieux. Et puis, ils étaient bretons, ce qui plaisait à François, lui qu'il ne l'était qu'à moitié. Enfin, Maurice, comme lui, avait servi sur un navire de la Royale (c'est à dire Marine Nationale), donc il ne pouvait être qu'un homme bien. Le seul bémol était que François et son épouse n'aimaient pas le rôle de *patrons*. Être servi et avoir à donner des ordres leur déplaisaient fortement. Après une semaine de présence au manoir, ayant l'impression de ne pas être chez eux mais dans un hôtel à cinq étoiles, ils instaurèrent leurs règles. D'abord, Maurice et Amélie étaient embauchés avec un nouveau contrat, des gages plus élevés, plus de responsabilités, un budget à disposition afin de pouvoir assumer de nouvelles charges c'est à dire acheter à leur convenance ce qui leur était nécessaire, embaucher du personnel... En résumé gérer leur travail à leur manière en étant leur propre maître. Ensuite, plus de *Monsieur* ou *Madame*, mais *François* et *Liliane*. Et enfin, ne plus prendre leurs repas dans la cuisine, mais ensemble, en famille, cela même pendant leurs jours de repos, s'ils le désiraient, car ils étaient libres. Maurice et Amélie, un peu embarrassés au départ, constatèrent que cette manière de vivre, qui leur convenait, était loin d'être désagréable. Et, lorsque

François et Liliane avaient des invités, ils les présentaient comme leurs cousin et cousine.

Plus le temps passait plus les liens se resserrèrent. D'excellents amis ils devinrent comme les membres d'une même famille, avec ses joies et ses peines partagées. Et si François et Liliane finirent par tutoyer Maurice et Amélie, ces derniers n'osèrent jamais, était-ce par respect ?

Donc, la vie s'écoulait, pas toujours paisiblement, au manoir. Il y eut, comme pour tout le monde, des grands moments de tristesse : pertes des grands-parents, des parents, de parents plus ou moins proches et d'amis. Mais aussi d'autres événements heureux.

François et Liliane fréquentèrent, à petite dose, le *grand monde*, qui pour François n'offrait que l'intérêt de côtoyer et ainsi observer cette faune dont il tirait les personnages et les sujets de ses écrits. Ils préféraient la compagnie de gens plus simples, mais au combien plus sympathiques, comme leurs chers Maurice et Amélie. François accepta de participer à des émissions de radio et de télévision, et comme il n'abandonnait pas son humour mordant, et très souvent corrosif, lors de ces entretiens autant plaisait-il aux auditeurs et aux téléspectateurs, qu'il déplaisait à la majorité des gens de la haute société. En réalité, il donnait plus d'importance à sa vie familiale, à son travail d'écrivain, au bricolage et au jardinage. Il évitait, dans la mesure du possible, de se retrouver, un gâteau sec dans une main, un verre de champagne dans l'autre, dans ces cocktails, entre un ministre, un avocat, un économiste et une comédienne à la mode, où l'on s'ennuie comme un rat mort (il aimait cette expression qui, disait-il, résumait parfaitement la situation). La solution qu'il avait trouvée, pour ne pas être invité à ces réceptions, était de formuler quelques réflexions, fort polies,

mais très désobligeantes envers certains invités dont le passé lui paraissait douteux. Par exemple, il demanda à un éminent homme politique, pourquoi il ne portait pas à la boutonnière la décoration qui lui avait été remise à Vichy par Pétain pour services rendus. Grâce à ce genre d'intervention Liliane et François furent tranquilles pendant un certain temps : ils n'eurent plus à se mettre aussi souvent en grande tenue pour aller s'ennuyer en compagnie du beau monde, car les invitations devinrent, heureusement, rarissimes.

Bien que la vie ne soit pas un conte de fées, sa fille rencontra un prince charmant (ou duc ? François était incapable de se souvenir du titre de son gendre, et Liliane en avait assez de le lui rappeler !). Ainsi, François et Liliane furent, de temps à autre, obligés de fréquenter la haute, la très haute société, celle où l'on s'ennuie beaucoup plus, et plus longtemps que dans une réception chic du gratin parisien. Avec son épouse ils l'avaient pourtant bien élevée cette enfant, pas trop de religion, une bonne éducation, des études sérieuses et utiles. Elle avait obtenu son diplôme de docteur en pharmacie ; il ne restait plus qu'à acheter un fonds de commerce ; papa et maman avaient les moyens ! Mais voilà, la vie réserve bien des surprises.

QUINZIÈME CHAPITRE

SURPRISES !

L'une des surprises, où le désagréable se mêle à l'agréable, arriva à cause ou grâce à leur fils aîné. Lui aussi avait été bien éduqué. Il avait suivi des études artistiques, il avait suffisamment de talent pour devenir un peintre renommé - être fils à papa aide énormément - mais il se voyait mal en artiste peintre et préféra ouvrir une galerie de peinture ; papa et maman eurent les moyens de l'aider dans cette entreprise. Trois ans après le fils eu la fierté de restituer à ses parents la mise de fonds qu'ils lui avaient, non pas prêtée, mais donnée et les informa qu'il allait ouvrir une galerie à New York. Dans cette galerie on n'y trouverait pas que des tableaux mais aussi des meubles et autres objets provenant du vieux continent.

Par la suite il ouvrit plusieurs *galeries brocantes* dans les villes les plus florissantes des États-Unis. C'est lors de l'inauguration du magasin de Los Angeles, où François, Liliane, leur fille ainsi qu'Amélie et Maurice, avaient été invités que se produisit l'imprévisible. Un nombre impressionnant de célébrités de toutes sortes participait à cette petite fête : artistes,

acteurs, hommes politiques, hommes d'affaires, enfin, tout le gotha présent et disponible ce jour là à Los Angeles. Dans cette assemblée était présent un jeune homme, disons même un très beau jeune homme, qui avait pour particularité d'être le fils cadet du monarque du Monti-Luxendorf.

Ce qui, pour François, n'aurait pas dû arriver arriva ! Le frère présenta sa sœur au beau jeune homme qui eu le coup de foudre pour cette belle jeune fille. Le problème est que ce fut réciproque. Les deux jeunes gens se revirent très souvent (en tout bien tout honneur, la preuve en est qu'aucun paparazzo ne trouva nécessaire de braquer son appareil photo pour épier leurs faits et gestes). Ils se fréquentèrent si assidûment qu'ils décidèrent de se marier.

En premier, cela consterna François et Liliane qui, ayant eu du mal à s'affranchir des mondanités, se crurent obligés de fréquenter un milieu encore plus huppé. Ce n'était pas qu'ils mésestimaient la noblesse mais plutôt qu'ils craignaient de subir les contraintes d'un protocole rébarbatif. Lors de réceptions ils avaient eu l'occasion de converser avec quelques un de ces personnages au nom à rallonge. François les avait classés en trois catégories : les nobles qui se targuent de l'être, ceux qui ne le sont pas mais prétendent l'être. En général les membres de ces deux catégories ont tendance à bien préciser que le "*de*" de leur nom est à écrire en lettres minuscules et qu'ils sont ducs, comtes, barons, marquis, ou autres titres ronflants. En revanche, il y a ceux qui ne s'affichent pas et sont de vrais nobles.

De plus, quand François apprit qu'il fallait s'adresser au futur beau-père de sa fille en l'appelant *son excellentissime sérénité*, il en fut très inquiet : dans quel milieu allait tomber sa fille ? N'allait-il pas éclater de rire lorsqu'il serait amené à saluer ce

personnage ? Mais, après tout, François et Liliane estimèrent que leur fille était libre de son choix. Par contre, cela ne consterna pas les parents du dit jeune homme qui n'avaient rien contre la roture, bien au contraire.

La première rencontre avec les futurs beaux parents de leur fille fut aussi agréable que surprenante. Un jour, ils reçurent un appel téléphonique émanant du palais de *ses excellentissimes sérénités* qui désiraient rendre visite à François et Liliane pour une affaire de plus haute importance concernant les deux familles.

Que les parents du jeune prince veuillent rencontrer les parents de la petite amie de leur fils leur parut normal. Ils en auraient fait autant s'ils n'avaient craint de s'immiscer dans la vie privée de ces jeunes gens qui étaient majeurs. Ils commençaient à bien connaître l'amoureux de leur fille : il venait souvent chez eux, de même que leur fille était souvent reçue dans la famille du prince. François appréciait ce jeune homme, d'autant plus qu'il ressemblait à un camarade de maquis qu'il avait connu pendant son séjour dans la poche de Lorient.

La rencontre se passa un bel après midi de printemps. François et Liliane s'étaient mis sur leur trente et un, ainsi que Maurice et Amélie qui s'apprêtaient à jouer, pour une fois, les serviteurs stylés. Tous s'attendaient à voir arriver les deux invités dans une voiture de grand luxe. Erreur, ce fut une berline toute simple d'où sorti le chauffeur qui alla ouvrir la portière droite avant à une élégante dame. François se fit une réflexion : non seulement ce chauffeur n'a pas de casquette, il est habillé de manière décontracté, mais surtout j'ai l'impression de le connaître. De même Liliane pensa : elle est habillée très simplement cette dame; il me semble l'avoir déjà vue. Étaient-ce des envoyés de *ses excellentissimes sérénités* ?

En tout cas il n'y avait personne d'autre dans le véhicule !

Si au Vatican il se passe un tas d'événements, de même qu'à Monaco et beaucoup moins au Luxembourg, rien n'incitait le dérangement d'une meute de journaliste vers le Monti-Luxendorf. De ce fait, François et Liliane n'avaient jamais vu en photographie, au cinéma, à la télévision, dans un journal ou un magazine les parents du petit ami de leur fille. Leur nom était rarement cité lors de mariages ou d'enterrements de grands de ce monde, et, quand ils apparaissaient sur une photo ou une vidéo c'était au dernier rang, à peine reconnaissables. Donc il est très compréhensible que François et Liliane n'aient pas reconnu dans ces deux arrivants, qui s'avançaient, souriant, vers eux, les futurs beaux-parents de leur fille. L'homme pris d'office la parole .

– Bonjour François, tu dois te souvenir de moi...

– Rodolphe, le petit prince ! Quelle surprise, donc tu es vraiment prince ? Je croyais que c'était un surnom qu'on t'attribuait à cause de ta prestance, de ton langage raffiné et de tes bonnes manières.

– Je suis bien prince, François. Mais, nous parlerons du temps passé, du côté de Lorient, après les présentations. Je suis bien Rodolphe, surnommé le petit prince. Mais en réalité mon identité exacte est : Rodolphe, Valdemar, Igor, prince et duc de Monti-Luxendorf, comte de Burgadie, connétable de Vixandie et je te passe mes autres titres. Voici mon épouse, la princesse Victorine, duchesse de... là aussi je te passe la suite. Une précision : Victorine, née Béruche, a vu le jour dans le quartier de Ménilmontant à Paris.

Cette dernière pris la suite de son mari.

– Quant à moi, Liliane tu m'as reconnue, je le vois à ton grand sourire. Je suis bien cette Victorine, infirmière dans la

même équipe que toi en Indochine.

– Vous comprenez pourquoi nous ne sommes pas venus en grande tenue. Comme on dit : nous avons gardé les cochons ensemble, reprit Rodolphe.

Liliane et François proposèrent de continuer leur conversation sous un vieux cerisier qui servait de salle à manger, salon, bureau, enfin un endroit où il est agréable de s'installer à l'abri des ardeurs du soleil quand la météo le permet et, aussi, quand, au temps des cerises, les merles et autres volatils ne se battent pas comme des politiciens en quête de mandat avant des élections. Maurice et Amélie s'étaient éclipsés, considérant qu'ils n'avaient pas à se mêler à cette réunion très familiale.

Une fois installés dans de confortables fauteuils en osier, sous ce magnifique cerisier, François engagea la conversation.

– C'est tout de même extraordinaire de se revoir maintenant. Enfin, le plus extraordinaire c'est que non seulement nous deux nous avons vécu une sacrée aventure ensemble, qu'il en est de même pour ton épouse et la mienne et qu'en plus nos enfants se fréquentent !

– Nos enfants se fréquentent, c'est exact, continua Rodolphe. Et c'est justement à ce sujet que nous sommes venus vous rendre visite. Mon gamin aime ta gamine, qui, elle même aime mon gamin. Ils font un couple charmant. Mais, vous deux, êtes vous d'accord pour les marier ? François, j'ai entendu parler de ton aversion envers les gens de la haute société, alors marier ta fille à un prince...

– Notre fille fera ce qu'elle voudra, interrompit Liliane.

– Tant mieux, donc à toi de faire la demande, dit Victorine en s'adressant à Rodolphe.

Rodolphe pris un air sérieux, même protocolaire, en s'adressant à François et Liliane :

– Monsieur et Madame Kerwanec, mon épouse et moi vous demandons la main de votre fille Francine pour notre fils Edmond.

– Nous acceptons, confirmèrent Liliane et François d'une seule voix.

– Alors, c'est réglé ! Vous ne vous attendiez pas à tomber sur de vieilles connaissances, alors vous vous êtes dit : nous allons passer un moment d'ennui mortel avec ce prince et cette princesse qui ne sont pas du même monde que nous, donc faisons classique. En conséquence vous avez prévu de servir du thé ou du café avec des petits gâteaux secs, c'est ce que je constate en regardant ce qu'il y a sur cette table de jardin. Ce disant Rodolphe se leva, se dirigea vers sa voiture garée un peu plus loin et revint en tenant une bouteille de champagne. Quant à François, il alla demander à Maurice et Amélie de se joindre à eux et d'apporter des coupes, car le champagne ne se boit pas dans une tasse. Il les présenta à Rodolphe et Victorine, non pas comme ses domestiques, mais comme des membres de sa famille.

Tout en grignotant des boudoirs et en buvant ils parlèrent du temps passé. Rodolphe raconta comment il avait été amené se retrouver dans la poche de Lorient, puis en Indochine. Il donna aussi un petit cours d'histoire sur Monti-Luxendorf et pourquoi cet état est si méconnu. « Mon pays n'est pas très grand, expliqua t-il, nous avons une tout petite armée, mais dans notre famille un des enfants du prince doit impérativement avoir une formation militaire. Ce fut moi qui eut ce privilège. Je dis bien privilège, car mon frère aîné dû étudier les sciences économiques, politiques et tout un ensemble de matières aussi pénibles à apprendre, ce, dans une université allemande. Moi, je fus envoyé dans une école militaire

anglaise. C'était beaucoup plus agréable, malgré une discipline très ferme. J'étais donc en Grande-Bretagne quand la deuxième guerre mondiale commença. Comme la Suisse, notre pays ne fut pas envahi par les Allemands. Nous sommes un pays neutre. Mon père disait qu'en principe, un pays neutre est un pays qu'aucun puissant de ce monde ne veut voir disparaître : on protège son coffre fort, on ne le détruit pas. Mais, cet Hitler avait des idées tellement extravagantes que cela incitait à être prudent. Il me conseilla de rester en Angleterre, car, pensait-il, les théories nazis n'étaient pas sérieuses, plutôt dangereuses, et que ces abrutis étaient capables de faire n'importe quoi, donc il était nécessaires de les combattre. C'est avec plaisir que je suivis ce conseil : je restai en Grande-Bretagne pour participer à la lutte contre le nazisme.

Parlant aussi bien l'anglais que le français, l'allemand, l'italien et quelques autres langues je fus engagé dans l'armée de sa majesté le roi d'Angleterre. Je tiens à préciser que ma mère est d'origine anglaise et même ajouter que dans mes veines coule du sang de presque toutes les dynasties royales d'Europe et de Russie. Mon père affirmait que s'il y avait autant de tarés dans les familles royales et princières c'était dû à la consanguinité. Moi, je pense qu'il disait cela parce qu'il voulait se justifier d'avoir épousé la fille d'un *gentleman farmer*.

J'effectuai des missions auprès des divers maquis de France, de Hollande et de Belgique. J'étais chargé de former des opérateurs radio, de préparer des parachutages, enfin en quelque sorte m'occuper de ce qu'on appelle maintenant la logistique. Au moment du débarquement j'étais en Bretagne, et j'ai été amené à m'intégrer à un groupe de maquisards, celui de ton grand-père. »

Quelques temps après cette surprenante rencontre les

fiançailles eurent lieu chez François et Liliane. Puis le mariage fut célébré au Monti-Luxendorf. Ces deux cérémonies n'attirèrent par une nuée de journalistes : les médias avaient mieux à se mettre sous la dent. Il est vrai que les frasques d'hommes politiques ou les coucheries entre célébrités sont plus croustillantes et vendeuses que l'union de ces deux jeunes gens pratiquement inconnus du grand public.

François et Liliane se croyaient à l'abri des mondanités ; en effet, comme eux, Son Excellentissime Sérénité, le prince Rodolphe et son épouse préféraient les réunions entre amis et parents aux réceptions protocolaires. Mais cela ne dura que peu d'années, car Rodolphe décéda, laissant son trône à son successeur, le frère aîné d'Edmond. Le successeur de Rodolphe n'était pas réservé mais plutôt très enclin à se faire remarquer, à l'inverse de ses parents, lui, il aimait parader, se faire valoir, car il avait de nouveaux projets pour le Monti-Luxendorf : le faire connaître par tous les moyens. Entre autre, avoir dans son entourage le plus de célébrités, comme le père de l'épouse de son frère, cet éminent romancier, ainsi que le fils de ce dernier et tous autres personnages renommés qu'il faut fréquenter si on veut être à la mode (branché ou in, comme on dit de nos jours). François et Liliane ne pouvaient faire autrement que de répondre aux sollicitations qu'entraîne cette trop grande notoriété. Bien sur, ils appliquaient leur ancienne tactique en s'arrangeant, par un comportement désagréable, à ne plus être invités aux cocktails, premières de spectacle, inaugurations et autres réceptions. Seulement, cela avait une limite, celle de ne pas arriver à être considérés par leurs enfants comme des solitaires. Donc ils cédaient tout de même à certaines sollicitations et en refusaient d'autres en prétextant des problèmes de santé.

Mais il y eu encore pire ! Son excellentissime Sérénité se tua dans un accident de voiture, bêtement, en roulant à cent vingt kilomètres heure sur une route de montagne du Monti-Luxendorf, prouvant ainsi que les limitations de vitesse ne sont pas faites que pour le commun des mortels. Comme il était célibataire et sans descendance François et Liliane se retrouvèrent les parents d'une fille, mariée à une "excellentissime sérénité", et devenant ainsi, elle aussi une "Excellentissime Sérénité". Ils furent donc obligés *de faire avec*.

SEIZIÈME CHAPITRE

LES PREPARATIFS

Revenons à l'écrit destiné à son projet : passer de vie à trépas. Il devait être assez provocant pour encourager certains, ou plutôt le maximum de gens, à le faire passer dans l'autre monde. Il tira de ses archives quelques nouvelles et ébauches de récits propres à être utilisées dans ce but. Il retrouva, aussi, un sonnet qu'il avait écrit il y a fort longtemps. Un devoir de français quand il était au lycée en troisième. Il le lu avec émotion et nostalgie. Il constata, aussi, qu'en ce temps il écrivait de façon à ce que l'on puisse le lire sans effort. Bien sûr ce poème n'avait rien d'offusquant, pourtant il décida de l'insérer dans son recueil de nouvelles. Au début, à la fin ? Voici la copie qu'en fit François en s'appliquant de son mieux pour écrire, avec patience et difficulté :

Valse

*Dans son bel uniforme, un grand sabre au côté
D'allure élégante, l'officier d'ordonnance
Danse et il tourne vire et valse avec prestance
Il a déjà oublié la victoire et le traité*

*Timide et rougissante, elle est toute en beauté
C'est son premier bal ! Pour garder la cadence
Son brave cavalier la mène avec aisance.
Ce tourbillon rythmé la met bien en gaité.*

*Les gais violons chantent, la cithare plaisante,
Les flûtes sifflotent, la musique est grisante.
Sous le ciel étoilé le fier Danube bleu*

*De son œil bienveillant regarde danser Vienne
Et roule dans ses flots des deux danseurs heureux
Le joli sourire dans la très longue plaine.*

Il était loin d'être parfait ce poème, mais il y tenait !

Puis il fit le tri pour trouver les sujets qui fâchent suffisamment pour *pousser au crime*. Il fit une liste alphabétiques des domaines qui pourraient exaspérer sérieusement les lecteurs concernés jusqu'à aller lui en vouloir à mort et mettre à exécution ce désir de meurtre. Comme il avait déjà assez peiné pour transcrire le sonnet il tapa sur sa machine à écrire, sa bonne vieille Japy, cette liste, avec des annotations. Voici le début de ses cogitations qui servirent de base pour la suite de son travail :

A : amour, argent ? Non, certes, on tue pour cela, mais pas suite à la lecture d'une nouvelle. Avocat , ~~à mettre dans mafia.~~

B : banditisme, Le banditisme, avec ses multiples activités, prostitution, trafics de drogues, contrebande et autres activités plus profitables aux maffieux qu'aux simples citoyens , à classer dans mafia.

C : communisme. grand risque., non, en voie de disparition.

Corse, sujet possible, mais ils ne se tuent qu'entre eux et ne font que des dégâts matériels en ce qui concerne les métropolitains.

D : drogue, aussi à classer dans mafia.

E : Eglise. A mettre dans religion, ~~et pourquoi pas mafia~~

F : Fisc. Non, pas de risque de se faire tuer, mais risque d'un contrôle fiscal dont le

résultat serait négatif mais ferait perdre du temps à l'administration et à moi-même.

G : gangster, à classer dans maffia.

H : homme politique, sujet très sensible, mais qui comme « avocat » ne présente pas un danger mortel, à caser dans maffia ?

I : Islam. A classer dans religion, secte et même maffia ?

J : Journaliste. Je ne peux pas attaquer mes confrères puisque je le fut longtemps. Mais certains seraient à classer dans la catégorie des emmerdeurs.

K : ku klux klan : aurait dû être classé dans connerie. A étudier sérieusement.

L : Rien trouvé.

M : Maffia : là il y a de quoi faire. Militaires ?

N : Notaires. Pas toujours honnêtes (comme Avocats). Dangereux pour le moral pas pour la vie.

O : Connerie. Existe partout.

P : politique. matière intéressante à ~~aborder~~ ~~aborder~~. Peut-être dangereuse pour ses adeptes : par exemple avec ses membres suicidés au bord d'un canal, dans un ruisseau ou dans un bureau du palais présidentiel, serait une matière intéressante à aborder. Étudier ceux qui ont été suicidés.

Q : Rien trouvé

R : Racisme, religions (à classer dans secte). Il est banal de dire que les religions sont à l'origine de nombreux crimes, mais, malheureusement, c'est pourtant vrai.

S : Sport. A éliminer : pas de connaissance en la matière, pas d'intérêts, sinon que certaines pratiques sportives se rapprochent assez du banditisme, voir de l'esclavagisme : quand un club de football transfère un joueur à un autre club, n'est ce point un trafic d'être humain ? Rares seront les supporters capables de lire et comprendre mes écrits.

Sécurité sociale : voir trou.

T : Trou: depuis de très nombreuses années on nous rabâche que la Sécurité Sociale est en déficit. On parle d'un trou financier que les cotisations n'arrivent pas à combler ! Donc, nouvelles taxes, augmentations, et autres nouveautés fiscales sont créées pour régler le problème, sans succès d'ailleurs. Mais, réfléchissons, si on n'arrive pas à combler un trou, c'est qu'il est sans fond. Cela veut dire que l'argent versé ne s'entasse pas dans ce trou. Heureusement, car cet argent profite au corps médical, aux laboratoires pharmaceutiques et autres intervenants dans le domaine de la santé; cela augmente leur pouvoir d'achat,

ainsi que celui des patients. En conclusion le trou de la Sécurité Sociale est utile, voir indispensable au bon fonctionnement de notre économie. Pourquoi ces messieurs et mesdames nos dirigeants, se cassent la tête pour essayer de le combler : inutile de chercher de nouveaux moyens (genre grands travaux) pour palier la faiblesse de notre économie , alors qu'il y a un outil déjà existant, simple, qui a fait ses preuves ! Bonne réflexion, mais sujet peu enclin à inciter au meurtre, donc, à éliminer.

U : Utopie. à éliminer

V : Vendetta. Voir Corse.

W : Rien trouvé. Si, dans les waters publics il n'y a jamais assez de papier pour s'essuyer correctement les fesses !

X : xénophobie. A mettre dans racisme.

Y : Rien trouvé

Z : Rien trouvé

Il n'est pas question de vous communiquer la vingtaine de feuillets de ce travail qui l'occupa pendant pas mal de temps ; ne courrons pas le risque de s'attirer les foudres des religions, partis et hommes politiques, sociétés, syndicats... enfin tous ceux qu'il prit comme éventuelle cible.

DIX-SEPTIÈME CHAPITRE

EXTRAITS DU RECUEIL DE NOUVELLES

Sa première idée était d'écrire un roman. Mais, une fois cette liste établie il ne réussit pas à trouver un fil conducteur permettant de faire intervenir ces éléments ; il se résigna à écrire un recueil de nouvelles. Et puis il voulait, aussi, dévoiler ce qui le choquait chez ses enfants : son fils profitant de la naïveté de ses clients ; sa fille vivant richement de revenus provenant en grande partie du blanchiment d'argent, il intégra ce récit dont voici le premier jet :

DE L'UTILITÉ DES PARADIS FISCAUX

Un citoyen américain, voulant camoufler au fisc les énormes bénéfices tirés de l'exploitation d'ouvriers émigrés clandestins, donc non déclarés, s'adresse à un intermédiaire.

Intermédiaire conseillé par un ami, qui, lui aussi, a, de temps à autre, besoin de cacher certains revenus illicites. Cet intermédiaire lance une opération de blanchiment d'argent des plus complexes. Sans entrer dans les détails, disons que les fonds doivent transiter sur un compte aux îles Cayman, ou Caïmans, comme vous voulez, le principal est que les fonds passent par cet endroit, sinon cela ne marche pas ; les îles Cayman, c'est comme le beurre dans les épinards. Après un bref séjour aux îles Cayman (préférons comme cela, il n'y a pas de tréma à mettre sur le i, et un s en moins, c'est toujours ça d'économisé), les capitaux se retrouvent en Europe sur un compte ouvert dans une banque sise en un, ou plusieurs, de ces petits états (comme le Montiluxendorf) dont la spécialité est la finance. Après tout, un trafic entre banques et autres organismes financiers honorables (il est fort possible que les îles Cayman soient encore dans le coup, d'ailleurs, plus on passe par les îles Cayman, plus ça blanchit, cela est bien connu par la majorité de nos grands dirigeants, hommes politiques, patrons de syndicat, etc. l'argent est blanchie et se retrouve sur le compte de notre américain avec tous les documents lui permettant de justifier

son honnêteté et sa bonne foi.

Remarquez que si ce citoyen américain avait été correcte, s'il avait déclaré ses revenus, il aurait payé une amende pour avoir employé des clandestins et camouflé d'autres revenus illícites, il aurait sans doute eu moins à déboursé que pour les divers frais bancaires et commissions versés lors de cette opération blanchiment (mais ceci n'est pas notre problème). Notre citoyen américain place son nouvel avoir dans des biens dont il espère, sinon une plus-value à la revente, tout au moins le plaisir de faire baver d'admiration ses amis et relations devant ses acquisitions. Il se rend chez le plus connu des antiquaires des États-Unis. Ce dernier, qui en fait n'est qu'un brocanteur pour riche, va lui fourguer, entre autres objets, une salle à manger style Louis XV, achetée aux Galerie Barbès en 1932 pour meubler la résidence secondaire d'un couple de Parisiens. Après le décès de ces braves gens, leurs héritiers avaient donné cette salle à manger, ainsi que d'autres meubles et bibelots aux Chiffonniers d'Emmaüs. En 2006, cette salle à manger fut récupérée, nettoyée et remise presque en bon état par un bricoleur qui la céda pour quelques euros à un brocanteur débutant, pas assez rodé pour

estimer la valeur des choses. Lors d'un voyage en France, le brocanteur américains qui venait se réapprovisionner, l'acheta. C'est ainsi, que maintenant, un buffet, une table avec ses rallonges et ses six chaises trônent dans une vaste demeure de l'ouest américain; et c'est avec fierté que monsieur Smith fait admirer, parmi d'autres merveilles, sa salle à manger authentique Louis XV. Un importateur chinois de ses amis aimerait bien la lui racheter et lui en propose 10.000 dollars. Monsieur Smith hésite...mais ceci est, encore, une autre histoire.

Cette nouvelle, si elle ne présentait pas un grand intérêt, avait permis à François d'exprimer ce qui le gênait chez ses enfants. Après relecture il conclut qu'en réalité ses enfants, s'ils étaient des exploités, au moins il n'exploitaient pas le peuple, mais des *capitalistes*. Et comme disait la mère de François : voleur qui vole voleur c'est le diable qui rit. Le fait d'écrire ce texte lui avait permis de ne pas aller s'installer dans le fauteuil d'un psychologue (ce qu'il n'avait jamais fait et n'avait pas l'intention de faire). Il se rendit compte que le fait d'avoir mis sur papier ce qui le gênait dans l'attitude de sa progéniture l'avait soulagé, mais comment caser là-dedans la majeure partie des *sujets qui fâchent*.

Comme il avait l'intention de faire éditer son dernier livre dans les plus brefs délais, car il était pressé d'en finir avec cette vie sans odeur ni goût et qu'il n'avait pas de temps à perdre en de longues réflexions, il décida d'écrire qu'une dizaine de nou-

velles. Cela lui permit aussi de caser son poème Valse en début d'une nouvelle attaquant violemment les membres des états-majors qui envoient au casse pipe des soldats alors qu'eux profitent des mondanités loin du front. De temps en temps, on à le droit de se faire plaisir ! Non ?

Voici la nouvelle qui, sans être très agressive, fut l'une des plus provocatrice. Elle incita, en plus de la religion ciblée, des fanatiques d'autres bords à lui faire la peau. La voici telle qu'il l'avait écrite avant de la remettre à Maurice pour relecture, correction puis frappe.

LE PARADIS D'ALLAH ?

- Aziz, il faut que je te raconte le rêve, plutôt, le cauchemar que je viens de faire. Il me laisse l'impression que nous ne respectons pas la parole du Tout Puissant.

- Calme toi Salman, racontes-moi et sois rassuré, un cauchemar n'a rien de réel ...

- Si, si, écoute-moi. C'était comme dans la réalité : je marche vers le marché d'un pas allègre et déterminé ; je suis heureux car bientôt je vais être au paradis. Le bonheur que je ressens doit se lire sur mon visage car les passants qui me croisent me sourient. Certains doivent se poser des questions : comment un si jeune homme, au visage si fin malgré la barbe, a-t-il un corps si gros ? Il est vrai que les explosifs cachés sous mes larges vêtements et

que l'arme automatique camouflée dans l'une de mes poches me donnent un drôle d'aspect. Je marche suffisamment vite pour qu'ils n'aient pas le temps de s'attarder sur ce détail. A l'entrée du marché je suis gêné par un homme qui décharge une camionnette remplie de légumes. Je me dirige vers l'endroit idéal pour tuer ou blesser le maximum de passants. Plus il y aura de victimes, plus ma gloire sera grande ! Maintenant je suis au bon emplacement, la foule est assez dense, mais pas trop serrée, donc les projections de grenailles se disperseront et atteindront les gens sur une grande surface. Avant de déclencher le détonateur je jette un coup d'oeil alentour : je remarque un papillon qui bat ses ailes multicolores, posé sur une aubergine de l'étalage qui me fait face ; une femme non voilée choisi des courgettes ; le vendeur, un vieil homme, fume une cigarette. Tandis que je me prépare à mettre fin à la vie de ces mauvais croyants, une jeune fille passe devant moi. Sa jupe est si courte que s'en est une insulte envers le Tout Puissant. Une fois mon arme pointée sur la foule, je tire tout en tournant et en déclenchant la mise à feu des explosifs fixés autour de ma ceinture. Je vois des gens qui s'écroulent, atteints par

les balles, puis j'entends un énorme bruit. Je sens mon corps qui se disloque, je ressens une immense douleur, très brève, puis...

- Mais cela est ce que tu vas faire dans quelques jours, Salman. Pour la gloire de Dieu, ainsi tu iras directement au paradis ; pour cet acte tu seras considéré comme un homme saint, un martyr capable de donner sa vie pour le Tout Puissant. Non seulement tes parents seront fiers de toi, tes amis aussi et ton geste sera connu de tous les croyants. Alors en quoi cela n'est pas respecter Allah ?

- Aziz, jusqu'à présent ce n'est qu'un rêve, mais la suite est un cauchemar, un très mauvais cauchemar. Tu vas comprendre. La douleur était si forte que je croyais que c'est elle qui m'avait tué. Non, pas tué, puisque je suis encore en vie et que je me retrouve dans un lieu étrange, très lumineux, blanc, non pas comme dans un brouillard, mais vide. Aussi loin que portent mes yeux je ne vois rien qui puisse me servir de repère. Je veux lever mes bras pour les regarder, mais je n'ai pas de bras, je regarde vers le bas de mon corps, mais je n'ai pas de corps. Je ne suis plus qu'un esprit. Alors, j'entends une voix. Je ne l'entends pas avec mes oreilles, mais à l'intérieur de moi, dans mon âme :

« Salman, regarde et vois le résultat de ton acte stupide : ces femmes, ces enfants, ces hommes déchiquetés, blessés ou morts. »

Alors je vois, et tel un oiseau, je survole cet horrible massacre dont je suis l'auteur. Il n'y a que des corps sanglants, certains ont les membres éparpillés ; là un homme sans tête, là un bras, là une femme tenant sur elle un enfant en charpie, là une main serrant encore ce qui devait être une courgette. Les légumes des étals sont mélangés à des restes humains. Il y a des morceaux de viande partout, on ne sait s'ils sont humains, ou proviennent des boucheries du marché. Puis, de nouveau la Voix intervient :

« Beau travail n'est ce pas ? Avant, la majorité des religions n'avait pas fait pire ; mais c'était par manque d'armes aussi meurtrières que maintenant. J'ai créé l'Homme, j'ai commis l'erreur de lui donner son libre arbitre. L'Homme a été assez stupide pour créer des religions. Les religieux ont créé des lois, des rites, des codes qui les servent mais Me desservent. Ils prétendent que tout cela est en Mon Nom et pour Moi, comme si Je n'étais pas le Tout Puissant, comme si Je n'étais pas capable d'agir seul. Ils ont douté de ma Puissance. Sais-tu que, comme eux, tu viens de commettre

un très grand péché. Cela s'appelle un blasphème. Certes, tu as été manipulé, mais tu aurais dû mieux lire le Coran, ou ne pas le lire du tout ! Cette faute pourrait te conduire en enfer ! Va, quitte ce lieu, je ne peux pas t'accepter car ton corps est trop dispersé : comment reconnaître dans cet amas de viandes répandues près de cette boucherie ce qui fut ta chair. Et là, sur la jupe ensanglantée de ce qui était une belle jeune fille, ce petit morceau de l'on ne sait quoi ; est-ce un fragment de ris de veau provenant de l'étal du boucher, un morceau de l'un de tes testicules ou un bout de cerveau du bébé dont la tête a éclaté ? Je voudrais te sauver, car tu es un brave garçon, il est écrit qu'un jour tu seras de nouveau en Ma Présence ; que ton libre arbitre agisse et te dirige vers le bon choix !»

C'est à ce moment que tu es venu me réveiller parce que je gémissais dans mon sommeil.

- Mais Salman, ce n'était qu'un cauchemar, né de ta crainte de la mort, de ton manque de confiance en Allah. Il t'a été inspiré par Satan. C'est cela, oui c'est Satan qui veut te conduire vers le mal ! Enfin, Salman, réfléchis ! Tu sais...

Aziz eut quelques difficultés à faire

comprendre à Salman que c'était pour le bien de l'islam, donc d'Allah, qu'il devait accomplir son devoir de croyant : tuer les infidèles et les mécréants. Pour arriver à le convaincre il se fit assister par leurs compagnons d'armes et les familles dont l'un ou plusieurs de leurs membres avaient offert leur vie au Tout Puissant. Ceux qui s'étaient sacrifiés étaient vénérés plus que des héros ! Leurs parents étaient fiers ! En plus du paradis dans l'au-delà, Salman aura gloire et honneurs en ce bas-monde ! Si jamais Salman renonçait à ce devoir, il serait rejeté de sa communauté, maudit et serait, bien entendu, voué à se retrouver en enfer après la mort.

Maintenant, plus forcé que convaincu, Salman marche vers le marché d'un pas moins allègre et déterminé que dans son cauchemar. Ce qu'il allait commettre lui permettrait-il d'entrer au paradis ? Il ne ressent aucun bonheur mais une grande inquiétude. Les passants qui le croisent ne lui sourient pas, mais ils doivent se poser des questions : comment un si jeune homme, au visage si fin malgré la barbe, a-t-il un corps si gros. Ils ne savent pas que ce sont les explosifs cachés sous ses larges vêtements et l'arme automatique camouflée dans une de

ses poches qui lui donnent ce drôle d'aspect. Il marche suffisamment vite pour qu'ils n'aient pas le temps de s'attarder sur ce détail.

A l'entrée du marché il est gêné par un homme qui décharge une camionnette remplie de légumes. Salman se dirige vers l'endroit idéal pour tuer ou blesser le maximum de passants. Plus il y aura de victimes, plus grande sera sa gloire. Maintenant il est au bon emplacement, la foule est assez dense, mais pas trop serrée, donc les projections de grenailles se disperseront et atteindront les gens sur une grande surface. Avant de déclencher le détonateur il jette un regard alentour : il remarque un papillon qui bat ses ailes multicolores, il est posé sur une aubergine de l'étalage qui lui fait face ; une femme non voilée choisi des courgettes ; le vendeur fume une cigarette. Tandis qu'il se prépare à mettre fin à la vie de ces mauvais croyants, une jeune fille passe devant lui. Sa jupe est courte. Ce qu'il y a d'étrange, c'est que depuis qu'il est sorti dans la rue, tout est semblable à ce dont il a rêvé, ou plutôt cauchemardé il y a deux jours. Du visage des passants, aux odeurs dans le marché, et même au moindre détail, tout est identique. Par exemple c'est le même papillon

qui bat ses ailes multicolores, posé sur une aubergine de l'étalage qui lui fait face. Quant à cette jeune fille à la jupe courte, elle lui inspire, non pas un désir sexuel, mais le même plaisir qu'inspire la vision d'une fleur ou d'un beau paysage. Et cette femme portant son bébé dans les bras, ils sont si beaux tous les deux ! Et ce vieil homme, qui tranquillement fume une cigarette, il a l'air bien brave. Alors Salman se pose des questions : pourquoi ôter la vie à ces gens ? Pourquoi transformer ce lieu paisible en une ruine ensanglantée ? Pour le plaisir d'Allah ? Le Tout Puissant aurait-il créé ce monde pour le détruire ? Aurait-il honte de son merveilleux ouvrage ? Dans ce cas pourquoi cacher le visage des femmes et ne pas voiler les autres beautés du monde ?

Comprenant qu'il a été manipulé, Salman sort du marché. Il sait qu'elle est sa mission, sa vraie mission, non pas celle imposée par une bande de meurtriers et d'hérétiques qui prétendent agir sur ordre de Dieu pour servir leur besoin de puissance et de pouvoir. Alors il se rend chez Aziz. Là, il n'est pas attendu. Aziz et les cinq membres de la petite bande sont assis autour d'une table, écoutant la radio, attendant des nouvelles de ce qui va

se passer au marché. A la vue de Salman ils savent que rien ne s'est produit. L'air fâché Aziz interroge Salman :

- De deux choses l'une, ou bien tu as eu peur, et tu n'es qu'un pleutre, ou bien le détonateur n'a pas fonctionné, je préfère cette dernière version. Qu'as-tu à me répondre ?

- Je ne suis pas un pleutre, je n'ai pas peur de mourir, mais dans quelques secondes tu sauras si le détonateur fonctionne. Ce disant, Salman déclenche le détonateur, qui fonctionnant parfaitement fait sauter les explosifs cachés sous sa djellaba.

Puis il est accueilli au paradis, même si son corps est dispersé, car il a fait le bon choix. Mais, ce paradis est ce bien celui d'Allah ?

DIX-HUITIÈME CHAPITRE

DERNIERS DÉTAILS A RÉGLER

Avant d'entreprendre cet acte suicidaire, il s'empressa de régler un problème concernant sa succession. S'il n'avait pas été impliqué directement par celles de ses grands-parents et de ceux de Liliane, il en fut autrement à chaque fois que l'un de leurs propres géniteurs avait quitté ce monde. Il avait constaté que le Trésor Public se servait en priorité sur le patrimoine du défunt ! Il n'avait pas d'inquiétude pour ses enfants et petits enfants qui n'avaient nul besoin de son héritage pour continuer à vivre dans l'aisance, il s'inquiétait pour Amélie et Maurice.

Bientôt, ils seraient en droit de prendre leur retraite. Que feraient-ils, où iraient-ils terminer leur vie ? Cette question, François ne se l'était jamais posée. Mais maintenant qu'il avait décidé de se faire occire rapidement, il y avait urgence à régler cela. Il en discuta avec toute la famille réunie, sans leur parler de sa funeste intention. Il précisa seulement que, comme son

épouse, il n'était pas à l'abri d'une vilaine maladie qui vous envoie illico presto dans l'au delà, sans prévenir. D'abord, il laissa des directives pour ces obsèques. Pas de cérémonie à l'église, juste une simple prière et un coup de goupillon par le curé du village lors de la mise en terre. Il aurait préféré être incinéré et que ses cendres soient dispersées en mer, du côté de Lorient, mais son épouse Liliane, qui, bien que peu pratiquante, avait exprimé le souhait de passer à l'église et être enterrée quand elle mourrait. Donc, François estima que, pour lui, le passage à l'église n'était pas indispensable, mais qu'il se devait de reposer à côté de Liliane pour l'éternité. Puis il aborda le sujet qui le turlupinait : le sort de Maurice et Amélie. Les enfants et les petits enfants aimaient venir au manoir. Même leurs *excellantissimes sérénités* venaient très souvent y séjourner. Tous appréciaient ce lieu merveilleux à leurs yeux. Tous adoraient Maurice et Amélie qu'ils considéraient comme membres de la famille. Le frère et la sœur proposèrent de leur léguer la propriété et de leur donner une rente pour continuer à gérer le manoir quand ils seraient en retraite, s'il le désiraient bien entendu. Maurice et Amélie confirmèrent qu'eux aussi aimaient bien vivre et travailler au manoir. Eux qui n'avaient pas eu d'enfant, avaient eu le plaisir d'avoir une vie de famille au manoir, ne considéraient pas avoir droit à un tel don. Ils prévoyaient d'acheter une maison en Bretagne pour y partir en retraite. Certes, c'est avec regret qu'il quitteraient le *manoir*, toutefois ils ne pouvaient accepter une telle offre. Ils finirent par céder devant l'instance de François et de tous les membres de la famille. L'argument principal était que sans Maurice et Amélie la vie, ici, n'offrirait plus aucun intérêt. François se renseigna auprès de son notaire sur la possibilité d'une telle donation. Celui-ci lui expliqua que l'administration fiscale n'y

verrait aucun inconvénient, et serait d'autan plus d'accord que, si les héritiers directs acceptaient de céder cette partie de leur héritage, il y aurait une taxe de soixante pour cent sur la valeur du bien et de la rente à régler. Ceci conforta François dans ce qu'il pensait depuis longtemps au sujet de l'état : la démocratie n'était qu'une filouterie à grande échelle ! Voter c'est élire une bande de brigands qui ne pensent qu'à vous exploiter ! C'est une mafia officielle, pire que Cosa Nostra, pire que toutes les grandes organisations criminelles. Il finit par trouver la meilleure façon d'agir pour ne pas être escroqué par le fisc. La solution finale fut que Maurice et Amélie prendraient leur retraite quand ils le voudraient. D'employés, ils deviendraient locataires, à titre gracieux, de l'appartement qu'ils occupaient depuis leur embauche au manoir, et n'auraient plus qu'à se laisser vivre tranquillement : on trouverait bien un jeune couple pour prendre le relais.

Une fois cela réglé, François, rassuré fit comme il avait l'habitude de procéder quand il commençait à écrire le résultat de ses cogitations. Avant de s'installer devant sa machine à écrire, il réfléchissait longuement de telle sorte qu'il n'avait plus qu'à taper son texte qui était déjà prêt dans son esprit. Une pile de feuilles d'un côté, un crayon et un gomme de l'autre, il se lança dans la frappe des touches, suivie de l'agréable bruit des retours du chariot et enfin du retrait de la page. Une fois le manuscrit terminé, quand Liliane était encore de ce monde il lui confiait son texte pour le relire, faire ses remarques, vérifier orthographe et grammaire et enfin le mettre au propre en utilisant un engin plus moderne que sa Japy. Liliane aimait bien ce rôle de dactylo correctrice. C'est donc elle qui choisissait son instrument de travail. Comme elle était intéressée par toutes les nouveautés technologiques elle n'hésitait pas à se

procurer ce qu'il y avait de plus récent en matière de traitement de texte. Et comme chez les Kerwanec on ne jetait pas parce que *ça peut toujours servir*, dans leur grenier il y avait suffisamment de machines à écrire et d'ordinateurs pour ouvrir un musée de la dactylographie et de l'informatique de 1955 à 2013. Machines de bureau, portables, à bulle, à marguerite, à mémoire, à correction de frappe (ce genre de machine qui couvre de blanc un ou des caractères à supprimer et qui fait que le double, sous le carbone est illisible), ordinateurs de bureau, écrans, ordinateurs portables, sans oublier les portables avec imprimante intégrée, reposaient sous leur housse. De même les imprimantes à aiguilles, à jets d'encre, à laser, noir et blanc, couleurs s'entassaient dans leur carton d'emballage. A tout cela s'ajoutaient les logiciels de traitement de texte sous forme de bandes magnétiques, disquettes, CD-ROM et DVD. Seule l'imprimante 3D est absente dans tout ce fatras qui aurait fait le bonheur d'un mécachristophile et d'un microphiliste. Mais Liliane était décédée avant la commercialisation de ce genre d'engin qui lui aurait certainement bien plu.

À présent c'était Maurice qui se chargeait d'assister François. Il savait utiliser un logiciel de traitement de texte et, lui qui n'avait que son certificat d'étude, était plus calé en matière d'orthographe et de grammaire qu'un jeune *bac plus cinq* de notre époque. Il tapait de deux doigts, comme François, et faisait du bon travail. Par contre, comme Liliane, il imprimait sur du papier A4, alors que son patron s'obstinait à utiliser du papier au format 21 x27.

Un jour la secrétaire de l'éditeur refusa de prendre le manuscrit que François lui remettait. Elle lui expliqua qu'il n'était pas dans les normes. Alors il piqua une grosse colère. « Pas dans les normes, pas dans les normes. Quel est l'abruti

qui a pondu ça ? Encore un diplômé d'une grande école qui ne serait même pas capable de lire un manuscrit original de Balzac, Flaubert, Zola ou autres, qui écrivaient à la plume, avec plein de ratures, des taches d'encre et même de café, sur du papier de n'importe quel format ! » Cet emportement dura au moins deux minutes, deux très longues minutes pour ceux qui subissaient directement les foudres de François (qui, bien qu'étant un monsieur très poli, très correct, très vieille France peu enclin à dire des grossièretés, comme cela a déjà été précisé, ne pouvait se contenir quand il était fortement contrarié). Deux trop courtes minutes pour les témoins, non concernés et donc très amusé par ce spectacle. Un des employés de la maison d'édition fit remarquer à ses collègues présents que cela lui rappelait les scènes de colère de certains grands acteurs.

S'il ne pouvait plus utiliser son vieux papier, dont il avait fait une importante réserve par crainte de manque, pour remettre ses écrits à son éditeur, alors il s'en servirait de brouillon : ayant vécu une trop longue période de pénurie il savait ne pas gâcher. Par contre Liliane fut satisfaite de pouvoir, enfin, utiliser un papier ayant une meilleure tenue et s'empressa d'acheter du papier A4 pour taper les documents à remettre à la maison d'édition.

DIX-NEUVIÈME CHAPITRE

GUÉRISON

Retournons à l'hôpital où, encore affaibli par les événements de cette journée, François essaya de trouver le sommeil, un sommeil réparateur, ou mieux son dernier sommeil. La journée avait été rude. Un attentat raté, la mort dans un crash aérien évité et une réanimation, malheureusement réussie, voila qu'il y avait de quoi désespérer! Depuis de nombreuses années il utilisait une méthode très simple mais très efficace qui lui permettait de s'endormir rapidement sans ressasser un tas de pensées : il s'efforçait de trouver dans l'ordre alphabétique des mots correspondant à un sujet particulier. Là, il choisit la marine. Il commença donc calmement : aviso pour A, bateau pour B, corvette pour C, pour le D ce fut plus difficile. Enfin il trouva : destroyer ou doris, puis pour E ...escort...eur. Il n'alla pas plus loin car il dormait.

Il se réveilla péniblement. Il avait mal au front. Non pas comme un mal de tête ou une douleur musculaire, mais plutôt comme s'il avait reçu un choc et qu'il était blessé. Et en plus

dans ses narines s'infiltrait une odeur qu'il détestait. Cette odeur de déodorant qui essaie de masquer celle de la maladie. Cette odeur qui lui rappela ses cours séjours en milieu hospitalier. Cette détestable odeur lui rappelant celle de la clinique qui avait été le dernier et court séjour de son épouse : entrée le matin, elle en était sorti le surlendemain pour être inhumée.

C'est avec difficulté qu'il ouvrit les yeux. Où était-il? La pièce sans être sombre était peu éclairée. A son chevet, sur sa droite, quelqu'un. Un homme. Maurice ! Il articula péniblement :

– Maurice, qu'est ce qui se passe? Qu'est ce que je fais là? Où sommes nous?

– Vous ne vous souvenez pas ? Hier, la tentative pour vous assassiner, votre crise cardiaque ? Vous êtes à l'hôpital.

– Qu'est ce que j'ai au front?

– Une bosse. Un zigoto à essayé de vous tuer. Hier soir, avant minuit il a essayé de vous étouffer avec votre oreiller. En voulant le récupérer sous votre tête il s'est pris les mains dans le tuyau du bocal qui vous alimentait. C'est le bocal que vous avez reçu sur la tête. Puis il s'est pris les pieds dans je sais pas quoi. Il a fait un tel barouf qu'un infirmier est intervenu et l'a assommé en lui filant une bonne beigne. On ne sait pas comment il est rentré dans votre chambre. En ce moment il est chez les gendarmes. On en saura plus en fin de matinée.

– Quelle heure est-il?

– Un peu plus de dix heures. Le médecin de garde vous a injecté un sédatif. Vous avez sacrément roupillé!

– Je me souviens, je rêvais que j'étais... je ne suis même pas capable de me rappeler où. Mais je me suis cogné à ... une branche d'arbre ?... non, dans le haut d'une porte basse?, j'étais dans l'eau...la mer? Un lac? Une baignoire? Je voulais remonter à la surface, puis quelqu'un me tire le bras. Je sens comme une

piqûre et maintenant je suis à la surface. Pénible ce cauchemar!

– Bon, je vais vous laisser. Je vais aller passer un coup de bigophone à Amélie pour la rassurer. Vous devriez sortir d'ici dans la soirée. Maintenant il y a un flic posté devant votre porte. Hier soir la police avait estimé que cela n'était pas nécessaire, mais à présent il y a de quoi se faire du mouron avec tous ces cinglés qui veulent votre peau.

Quand Maurice ouvrit la porte pour sortir, une savoureuse senteur de café submergeant toutes les autres odeurs se faufila dans les narines de François. Celui-ci renifla une fois, puis une seconde; alors il expira fortement et aspira encore plus fortement par le nez, la bouche bien fermée Et il constata que ses papilles olfactives transmettaient bien à son cerveau la présence de café pas loin de là. Il interpella Maurice :

– Maurice, est-ce que tu sens quelque chose dans le couloir ?

– Oui, il y a un chariot avec les restes des petits déjeuners servis aux patients Ça sent le café. Pourquoi?

– Eh bien va me chercher une tasse de café, un croissant, une tartine de pain du beurre et de la confiture. Il faut que je fasse un essai!

– Voilà qui fait plaisir, Monsieur. Vous avez faim, donc vous allez mieux, dit l'infirmière qui apporta ce que François avait demandé.

– Ce n'est pas que j'ai faim, mais c'est surtout que je veux faire une vérification.

Il prit un sachet de sucre, en versa la moitié dans le bol de café, remua avec une petite cuillère et but une gorgée. Son visage, qui jusqu'à cet instant était neutre, prit un air réjoui. Il prit une tartine de pain y étala du beurre et de la confiture puis la mordit à pleines dents. Après avoir avalé il afficha un grand sourire.

– Alors j'ai retrouvé et le goût et l'odorat! Ah Maurice quelle joie, quel plaisir, quel...

– ...Oui François, enchaîna Maurice, mais les gus qui voudraient bien vous faire passer l'arme à gauche, eux, ça va certainement pas les faire changer d'avis à votre sujet. Le sourire de François se transforma en une moue qui reflétait plus la déception que la joie.

Dans la matinée un médecin ORL, prévenu par une infirmière, vint au chevet de François et constata qu'il avait effectivement retrouvé le goût et l'odorat. Le spécialiste n'eut aucune explication à donner à ce sujet. Ces deux handicaps sont très rares et quelquefois inexpliqués. Puis ce fut au tour du docteur Collignot de venir voir son patient. D'abord il s'excusa de lui avoir évité la mort : il ne s'était pas souvenu que c'était son désir. Certes, il avait bien lu son dernier recueil de nouvelles qu'il avait considéré comme suicidaire, mais n'en avait pas conclu qu'il avait été écrit par son auteur afin de se faire assassiner. Et surtout, même si cela était vraiment le but recherché, lui, en tant que médecin, ne pouvait qu'appliquer le serment qu'il avait juré, celui d'Hippocrate. Puis, il lui dit que finalement il était tout de même satisfait car son collègue ORL l'avait informé que Monsieur Kerwannec ne souffrait plus d'agueusie et d'anosmie. Donc, Monsieur Kerwannec n'avait plus besoin de chercher à mourir. Après avoir l'avoir examiné il conclut qu'il était apte à rentrer dans ses foyers. Enfin il présenta à François un exemplaire de ce fameux recueil et lui demanda de le lui dédicacer.

Ils étaient peu nombreux, les journalistes, qui avaient l'intention d'interviewer Maurice à sa sortie du centre hospitalier. Tout simplement parce que les médias avaient à se mettre sous la dent une affaire plus intéressante que ce vieil

écrivain dont la mort proche était prévisible. Il guettaient, comme des mouches au dessus d'une poubelle fermée, la fin de garde à vue d'un homme politique qui avait été député, ministre et était toujours maire d'une des plus grande ville du pays. Il était dans le collimateur de la justice pour une sombre affaire où fraude fiscale, abus de bien sociaux, transfert de fonds et détention de comptes dans divers paradis fiscaux (dont le Monti-Luxendorf) étaient les principaux chefs d'accusation.

Après que François, frais et dispos, accompagné par Maurice et Amélie eut quitté l'hôpital par le service des urgences en ambulance, le docteur Colignot se présenta devant les journalistes. Par une courte déclaration il les informa que monsieur Kerwannec était autorisé à rentrer chez lui, car il était très épuisé et en vraiment très mauvais état général, il préférerait mourir chez lui. Il ne fit aucun commentaire et refusa de répondre aux questions. En fait la seule vérité dans ces propos était que François avait effectivement l'intention de mourir chez lui...mais pas tout de suite. Le docteur, avec l'entier accord de François, avait imaginé ce stratagème afin de pas être dérangé par cette petite meute armée de micros et caméras et surtout pour faire passer le message qu'il n'y avait plus aucun intérêt à vouloir attenter à la vie d'un homme qui mourrait sans tarder.

VINGTIÈME CHAPITRE

FIN DU CONTE

D'abord les réseaux sociaux, puis les radios, les chaînes de télévision et enfin les journaux, après le bref communiqué du docteur, informèrent le public que monsieur Kerwannec était à la dernière extrémité. Un journaliste se rendit même à Champy et interrogea le curé de la paroisse pour savoir si monsieur Kerwannec avait déjà reçu l'extrême onction. Le brave curé, ami de l'écrivain lui répondit que monsieur Kerwannec, bien que baptisé, était très loin d'être un pratiquant assidu. Il préférait s'efforcer de pratiquer les dix commandements plutôt que perdre son temps à la messe. Ce que regrettait l'abbé, mais il précisa que François et lui se voyaient souvent, discutaient et se disputaient quelquefois sur des questions religieuses ou politiques, tout en restant d'excellents amis. Il est vrai que François préférait avoir plus souvent le curé à sa table, l'aider matériellement et financièrement, contribuer largement l'entretien de la vieille église du village plutôt que de participer au denier du culte. Le croyant à l'agonie ses détracteurs ne tentèrent plus de l'occire : inutile de perdre son temps à essayer de

supprimer quelqu'un qui est au bord de sa tombe ; les médias l'oublèrent tout en gardant en réserve sa nécrologie.

Quelques mois après, rassuré par le silence qui régnait à son sujet, François se permit une dernière facétie. Il fit paraître, dans l'édition du premier avril d'un grand journal national, un pamphlet s'adressant à la classe politique. Voici ce dernier texte qu'il tapa, pour la dernière fois, sur sa bonne vieille Japy :

La France va mal, elle va très mal et même de plus en plus mal car elle est dirigée par des gens dont la compétence laisse à désirer. Je me permets de suggérer deux propositions de modification de la constitution de notre république qui seraient, non seulement rentables, mais permettraient d'améliorer les finances publiques :

- la restauration de la monarchie
- l'introduction du seppuku.

Je vais commencer par la restauration de la monarchie. Ceci permettrait d'économiser les dépenses occasionnées, tous les cinq ans, par les élections présidentielles. Il ne faut pas oublier que chaque nouveau président refait faire la décoration du palais présidentiel. Il ne faut pas oublier que chaque ancien président se voit attribuer des avantages financiers et matériels dispendieux. Un roi, ou une reine, pourrait servir un bon bout de temps. Quelle économie!

Mais on peut aller encore plus loin dans les économies. Ces temps-ci on regroupe, on mutualise et même on délocalise par (soit-disant) soucie de rentabilité. Alors, pourquoi pas, mettre à la place du président des Français le souverain d'Angleterre (roi ou reine) qui, à son décès, serait remplacée pas son successeur (plus d'élection, quel gain de temps et d'argent !). Pourquoi le souverain d'Angleterre et pas un prétendant au trône de France? Et bien d'abord parce qu'il y trop de prétendants et que ce serait sujet à une bataille de chiffonniers, et surtout parce qu'ils ne sont plus habitués à régner. La famille royale britannique connaît le travail et de plus a dans ses ancêtres Aliénor d'Aquitaine qui fut reine des Francs et d'Angleterre.

Je ne sais pas si vous êtes d'accord avec moi, mais avouez tout de même que la reine d'Angleterre a plus de panache que notre actuel président.

Voici un autre moyen de faire des économies et surtout de rentabiliser la politique.

Le seppuku ou hara-kiri

Le seppuku littéralement «coupure au ventre» ou hara-kiri est une forme rituelle de suicide, apparue au Japon vers le XIII^e siècle dans la classe des samouraïs, officiellement interdite

en 1868. Il était traditionnellement utilisé en dernier recours, lorsqu'un guerrier estimait immoral un ordre de son maître et refusait de l'exécuter. C'était aussi une façon de se repentir d'un péché impardonnable, commis volontairement ou par accident. Plus près de nous, le seppuku subsiste encore comme une manière exceptionnelle de racheter ses fautes, mais aussi pour se laver d'un échec personnel.

Parmi ceux qui l'on pratiqué on peut citer: Korechika Anami (1887/1945) général japonais de la Seconde Guerre mondiale.

Yukio Mishima écrivain japonais (1925/1970).

Isao Inokuma, (1938/2001) judoka japonais.

Premier champion olympique de la catégorie poids lourds de judo en 1964.

Dans quel cas appliquer le seppuku? Prenons un exemple, celui d'un ministre auteur d'une lourde faute qui l'a déshonoré mais a aussi déshonoré son parti, ses amis et surtout le chef d'état. Il avait affirmé haut et fort qu'il n'avait pas de compte bancaire à l'étranger, alors que c'était le cas. Puisque maintenant, en France, la peine de mort a été abolie il n'est pas question de le guillotiner. Mais le suicide n'est pas interdit! Alors suggérons très fortement à ce monsieur de se faire hara-kiri. C'est là que cela devient intéressant. Non

seulement notre personnage se rachèterait, mais en plus cela serait rentable pour nos finances publiques.

Cela aurait lieu dans le Stade de France, un samedi ou un dimanche pour attirer les spectateurs. Aux mêmes tarifs que pour les matchs sportifs. Avec des droits de diffusions pour les chaînes de télévision qui désiraient diffuser cette attraction et y insérer des écrans publicitaires. Voici l'exemple du déroulement :

D'abord un écran publicitaire, suivi de la présentation du motif de ce seppuku.

Arrivée des participants.

Présentation sur un plateau du matériel qui sera utilisé (là, une publicité pour une marque de couteaux serait de bon ton).

Puis, prise en main par notre homme du poignard qu'il devra s'enfoncer dans le ventre.

Nouvel écran publicitaire, mais pour des raisons très compréhensibles il faudrait mieux éviter les publicités pour les tripes, la charcuterie et même les tampons périodiques (à moins que les demandeurs soient prêts à payer beaucoup plus cher le temps de diffusion, car il faut toujours penser à la rentabilité !).

Enfin auto éventration, avec gros plans des caméras sur le visage, le ventre, les mains de

notre bonhomme.

Écran publicitaire.

Ce divertissement serait donc très rentable, pourrait même attirer des touristes et surtout inciterait un bonne majorité d'hommes politiques à être beaucoup plus respectueux des lois, plus efficaces et leur faire comprendre qu'ils ne sont pas en place pour s'enrichir, mais pour servir le pays.

Bien entendu cela déplut autant à la gent politique que cela amusa la population. Il y eu même plusieurs pétitions pour instaurer ce changement dans la constitution. Elle fit un énorme brouhaha (ou plutôt buzz, pour ne pas pas être considéré comme ringard) sur les réseaux sociaux. Il est un fait que les Français, en majorité, auraient préféré avoir comme représentant un personne plus présentable qu'un boutonneux à la cravate de travers. Et surtout quelle économie !

Quant au hara-kiri, pourquoi pas, cela changerait du football ? Et surtout quelle rentabilité ! Il n'y eut aucune suite.

François vécu encore quelques années, pendant lesquelles il profita moins de la vie que quand il était plus jeune, mais en profita tout de même. Il put apprécier la bonne chère pour la simple raison qu'il sentait et goûtait ce qu'il absorbait, sans crainte pour sa santé sachant qu'il avait pratiquement les deux pieds dans la tombe. Au sujet de pieds on disait de lui qu'il avait bon pied bon œil pour un homme de son âge. Ce n'était pas entièrement exact car sa démarche devenait de moins en moins rapide. Et s'il avait gardé une certaine souplesse dans ses mouvements, cette souplesse était accompagnée de craque-

ments d'articulations ou de vertèbres. Par contre, il n'avait plus bon œil comme avant, mais meilleurs yeux suite aux deux opérations de la cataracte qui lui permettaient de lire sans lunettes! Il put aussi apprécier assez souvent la présence de ces enfants et petits enfants, deux du côté de sa fille et huit du côté de son fils. De ce dernier, François aimait à raconter qu'il s'était lancé dans une collection d'ex-épouses. Ainsi la famille était assurée d'assister à un mariage en moyenne tous les quatre ans. Mariages auxquels François n'assistait plus depuis un certain temps, car les voyages le fatiguait. Par contre il eut aussi l'extrême bonheur de porter dans ses bras les sept arrières petits enfants issus de sa progéniture, mais pas tous en même temps!

Il eut le plaisir d'assister à l'abandon pour un deuxième quinquennat de celui qu'il estimait avoir été le plus stupide des présidents de la République qu'il y eut en France. Mais il ne connut pas son successeur.

Il aurait aimé, lors de son agonie sur son lit de mort, entouré par les siens, dire un mot d'esprit. Il n'en fut rien. Un matin il oublia de se réveiller. Ce qui lui fut fatal. En fait, constata le médecin, il était mort de sa belle mort pendant son sommeil, sans souffrance, sans s'en rendre compte. A son âge avancé cela était tout à fait normal et prévisible. Il n'eut pas de funérailles nationales. Sa famille observa scrupuleusement ses instructions concernant ses obsèques : une toute simple cérémonie dans le cimetière où il s'en alla rejoindre Liliane pour l'éternité.

Fin du conte